

Double

2557

CONGRÉGATION
DES FILLES DE JÉSUS



MAISON-MÈRE
SAINT-JOSEPH-DE-KERMARIA
près Locminé (Morbihan)

CONGRÉGATION DES FILLES DE JÉSUS



MAISON-MÈRE
SAINT-JOSEPH-DE-KERMARIA
près Locminé (Morbihan)

Nihil obstat :

H. PELLERIN, ptre

Imprimatur :

ALFRED ODILON,

Évêque des Trois-Rivières.

Les Trois-Rivières, le 2 sept. 1944

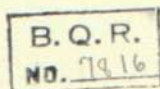
BX

4333.2

Z5C3

C65

1944



CHAPITRE PREMIER



Berceau et développement

♦ Perrine SAMSON

En l'an de grâce 1821, vivait au hameau d'Ilizen, en Colpo, près de Bignan, une pieuse paysanne, Perrine Samson. Elle avait alors trente ans. Sa foi était robuste, son courage viril, son dévouement à Dieu et aux âmes sans limites. Dans ce coin de campagne bretonne, perdu au milieu des bois et des landes et qui recevait rarement la visite du prêtre, l'énergique paysanne entretenait la vie chrétienne par ses paroles et ses exemples. Faire le catéchisme, orner la chapelle, présider les réunions pieuses qu'elle organisait, visiter les malades, assister les mourants, ensevelir les morts, conseiller avec une prudence rare ceux qui recouraient à elle, surveiller la moralité locale, telles étaient les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles auxquelles elle consacrait son temps et ses forces. Aussi son nom était-il en vénération sur toutes les lèvres de ses compatriotes. Tous la reconnaissaient femme de bon conseil, de généreux service, de vraie et solide piété.

♦ Monsieur NOURY

Cinquante ans auparavant, en 1770, M. l'abbé Pierre Noury était devenu curé de Bignan. Distingué, instruit, pieux, il avait, en peu d'années, transformé sa paroisse. Aussi la foi chrétienne vivait ardente et profonde au cœur des Bignannais. Le zèle de Monsieur Noury voulait plus encore. Les pauvres et les malades

n'avaient personne pour les instruire et les visiter. Ne pourrait-il constituer une société de personnes pieuses qui, au travail de leur perfection, joindraient l'éducation de la jeunesse et le service des malheureux ? Avec le temps, le projet se précise dans son esprit. Il entrevoit nettement les statuts, le but, les exercices de piété, jusqu'à la forme et la couleur du costume de la future société. Hélas ! en 1792, la Révolution le chassait de Bignan qu'il ne devait revoir qu'en 1801. Après les rudes souffrances d'un long exil en Espagne et au Portugal, il n'y trouva pas la paix qu'il était en droit d'attendre. Les luttes politiques avaient divisé la paroisse. M. Noury dut quitter Bignan pour Saint-Pierre de Vannes. Trois ans après, Dieu l'appelait à la récompense.

♦ Monsieur COËFFIC

Son projet ne disparut pas avec lui. Un autre allait le reprendre et le mener à bonne fin. Nommé curé de Bignan en 1821, M. Coëffic connut de bonne heure les pieux désirs de son prédécesseur. Il en saisit vite la nécessité. Zélé, entreprenant, il se mit à l'œuvre. Pouvait-il d'ailleurs hésiter ? Dans les campagnes bretonnes, à Bignan même, la guerre des partisans avait multiplié les pauvres : les enfants vivaient dans l'ignorance. Or, n'avait-il pas à Colpo, dans sa paroisse, en la personne de Perrine Samson, l'ouvrière capable de former d'autres âmes prêtes, comme elle, à tout sacrifier pour les déshérités ?

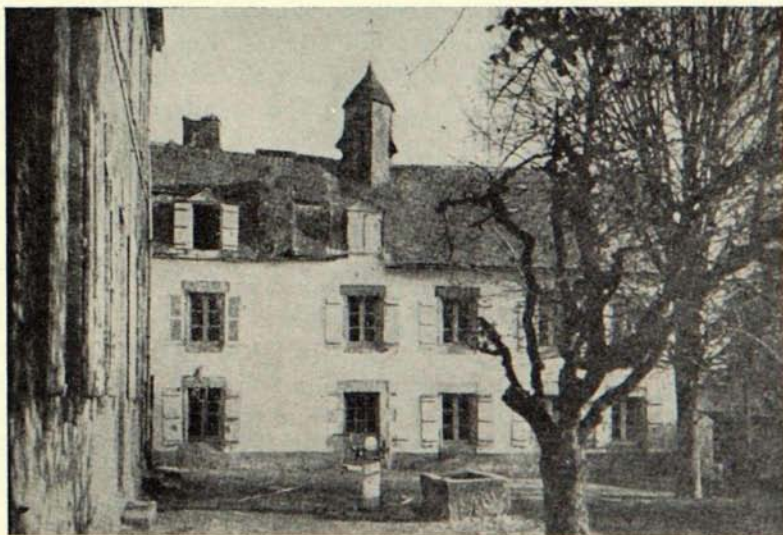
Aussi, dès 1821, demande-t-il à sa vaillante paroissienne d'ajouter, à sa besogne déjà écrasante, un cours régulier de lecture bretonne. Perrine accepte, comme elle accepte, six ans plus tard, de quitter Colpo pour habiter Bignan et instruire les petits garçons. En 1829, M. Coëffic lui laisse entrevoir nettement son projet de vie religieuse. En 1831, elle groupe autour d'elle plusieurs compagnes. En 1833, les habitants surpris les voient travailler à la construction de leur futur couvent : elles extraient le sable et le portent aux maçons. Quolibets, sarcasmes même pleuvent dru sur les pieuses filles ; les gamins s'enhardissent jusqu'à leur jeter des pierres. Rien ne les déconcerte. Rude noviciat, mais combien fécond que ces trois années vécues par Perrine et ses sœurs.

FILLES DE JÉSUS

Et voici que se lève l'aube de 1834, l'année bénie où elles vont constituer une famille religieuse approuvée par l'Église. Dans leur humilité, jamais elles n'auraient rêvé le beau nom que la Providence leur destinait. Il leur fut donné par l'Évêque de Vannes, Mgr de la Motte de Broons de Vauvert. Un jour de l'année 1834, le prélat présidait, à Trédion, une assemblée d'ecclésiastiques. M. Coëffic en était. Il parla à ses confrères de sa petite Société. « Comment la nommerez-vous ? » lui demanda-t-on. — Comme saint Yves, mon patron, est très populaire en Bretagne, je voudrais les appeler : « Filles de Saint-Yves ». — Et moi, déclara l'Évêque, je veux être leur parrain. Elles seront les « Filles de Jésus ».

♦ Premiers Vœux

A Bignan, la construction du couvent avançait rapidement. La chapelle en était bientôt terminée. Mgr de la Motte permet-



Bignan, berceau de l'Institut

tait de la bénir le 19 août 1834. En même temps, il autorisait Perrine et quatre de ses compagnes à prendre le saint habit et à émettre leurs vœux le 25 novembre suivant, en la fête de sainte

Catherine. Ce jour-là, le bourg entier de Bignan fut en fête. Il vit sortir du couvent cinq de ces filles qu'il avait méprisées et qu'aujourd'hui il admirait. Elles portaient un vêtement sombre un peu semblable à celui des femmes du pays : longue robe à larges manches, tablier à piécette, mouchoir de cou et bandeau en coton blanc, coiffe blanche empesée recouverte d'un voile noir, mante à capuchon. Il les vit se diriger vers l'église paroissiale et là vouer à Dieu : pauvreté, chasteté, obéissance, dévouement aux pauvres et aux malades.

♦ Premières fondations

Autour de Perrine Samson, désormais Mère Sainte-Angèle, devenue, par le choix de ses Sœurs, leur première Supérieure Générale, se presse avec les quatre professes du 25 novembre, un essaim de novices formées comme leurs aînées à l'esprit de renoncement, à l'amour de Dieu et des âmes. La profession religieuse vient bientôt les rendre aptes à la vie d'apostolat extérieur. La Congrégation n'a pas encore fêté son premier anniversaire que déjà elle compte trois filiales : Pluméliau, fondée le 14 octobre ; Locqueltas, le 18 ; Guidel, le 2 novembre. Puis le mouvement d'expansion se ralentit faute de sujets et de ressources. Mais le 2 novembre 1841, la Congrégation ouvre un pensionnat au vieux Château de Pontivy et le 28 août 1844, les Filles de Jésus s'établissent à l'hôpital de cette même localité.

♦ Démission et mort de Mère Sainte-Angèle

Lors de ces dernières fondations, Mère Sainte-Angèle n'était plus Supérieure Générale. Elle avait exercé sa charge trois ans, mais, devant l'accroissement soudain de l'Institut, son humilité s'effraya. Elle craignit d'être inférieure à sa tâche.

« Une autre plus jeune, plus instruite, plus habituée aux affaires, ferait mieux que moi », disait-elle humblement à son Supérieur, M. Coëffic.

Gagné par ces raisons, celui-ci accepta enfin la démission de la Supérieure Générale. Avec joie et simplicité, Mère Sainte-Angèle reprit le rang d'inférieure. Elle devait vivre encore dix ans. Peu à peu, les rhumatismes avaient raidi ses membres, courbé sa haute taille, rendu sa marche pénible. La bonne Mère ne se croyait pas

pour cela dispensée de la moindre observance. Aux Sœurs qui l'invitaient à se ménager, elle répondait : « Il nous faut ravir le ciel ».

Le 3 septembre 1847, sentant sa fin approcher, elle se tourna vers M. Coëffic qui l'assistait et lui dit : « Mon Père, voulez-vous me permettre de mourir ? » — Quelques instants après, elle rendait le dernier soupir.



Mère Marie de St-Charles



Mère Marie de Ste-Blandine



Mère Marie-Angéline

Supérieure
Générale
actuelle



Novice



Postulante

MÈRE MARIE DE SAINT-CHARLES

Le 23 août 1846, les Filles de Jésus réunies en Chapitre, à Bignan, élaient Sœur Marie de Saint-Charles pour leur Supérieure Générale. Elle remplaçait Mère Ignace de Loyola qui, elle-même avait succédé à Mère Thérèse de Jésus choisie à la démission de Mère Sainte-Angèle. La nouvelle élue n'avait que vingt-six ans dont deux de profession religieuse. Quelle était donc cette Sœur qui, à un âge si jeune, ralliait les suffrages de ses compagnes ?

♦ Enfance — Vocation religieuse — Difficultés vaincues

Elle était née à Talensac (Ille-et-Vilaine), le 3 février 1820, et s'appelait Angélique Périgault. Tout en gardant les charmes de l'enfance, elle témoigna de bonne heure de remarquables dispositions à la piété. A huit ans, elle faillit mourir. Devant la vertu précoce de l'enfant, son confesseur lui fit faire sa première communion sur son lit de malade. Un jour, poussé par Dieu, il lui demanda brusquement :

« Que ferais-tu si Jésus te guérissait ? » La réponse vint spontanée : « Je me donnerais toute à Lui ».

Fidèle à sa promesse, malgré les oppositions et les craintes de ses parents, Angélique entra chez les Filles de Jésus parce qu'elles étaient pauvres et inconnues.

Dès son entrée en charge, Mère Marie de Saint-Charles va se heurter à des difficultés presque insurmontables et capables d'entraîner la perte de la Congrégation. Or, la jeune Supérieure est seule dans la lutte. Elle ne peut compter sur le Père Supérieur, M. Coëffic. Elle doit nettement prendre parti contre lui et séparer les intérêts matériels de l'Institut, des intérêts du Père, compromis par une mauvaise gestion. Elle peut compter sur l'Évêque de Vannes. Dieu permet qu'il soit prévenu quelque peu contre elle. Que fera-t-elle ? Prier, souffrir. Elle trouve lumière et force dans sa confiance absolue en Dieu, sa dévotion à Marie, son recours à saint Joseph, sa prudence, son humilité. Peu à peu, l'ordre extérieur et intérieur se rétablit ; l'Institut prenait un nouvel essor.

♦ **Monsieur FLOHY**

Un événement providentiel allait accélérer cette marche en avant. Le 4 janvier 1855, sur le désir de M. Coëffic, Mgr de la Motte désignait M. Flohy, Vicaire général, comme Père Supérieur des Filles de Jésus. Le choix était heureux. Grâce à la sollicitude et à la compétence du nouveau Supérieur, la situation matérielle s'améliorait. Sur ses instances, la Mère Marie de Saint-Charles mettait la dernière main aux Constitutions. Déjà un décret impérial de 1855 reconnaissait l'Institut à Maison-Mère avec le droit de créer des succursales. L'avenir s'annonçait plein de promesses.

♦ **Transfert de la maison-mère à Kermaria**

En 1855, la Congrégation compte déjà vingt-deux établissements. Les recrues viennent nombreuses au Noviciat. Le berceau devient trop étroit pour accueillir postulantes, Sœurs retraitantes ou fatiguées. Or, impossible de l'agrandir à Bignan, faute d'espace. Une nécessité impérieuse s'impose de chercher un nouvel asile à la Maison-Mère. Quel sera-t-il ? Le bord de la mer ? Le pays de Sainte-Anne ? Non, Dieu lui destinait « Lann-Vraz ».

A six kilomètres de Bignan, près de Locminé, s'étendent de vastes terrains incultes : « La grande Lande ». L'endroit possède sa légende. Un siècle avant la venue des Sœurs, dans ce coin désert, vivait une pauvre et pieuse paysanne, appelée Louison. Voici ce qu'elle aimait à raconter. Un mercredi, elle s'en revenait de Locminé. Elle s'apprêtait à prendre le sentier conduisant à sa chaumière, lorsqu'elle vit venir à elle un homme en vêtements d'ouvrier. Il portait un rabot et une scie. Louison ne le connaissait pas. L'air à la fois majestueux et aimable de l'étranger lui inspira vite confiance. Après les saluts d'usage, l'inconnu promena ses regards sur la vaste lande et dit à trois reprises différentes : « Il s'accomplira de grandes choses dans ce coin de terre ; beaucoup viendront de loin pour y vivre ensemble. Saint Joseph sera honoré ici. »

Puis il disparut. « Certainement, ajoutait Louison, cet ouvrier n'était autre que saint Joseph ».

En 1855, Mademoiselle Vistorte, propriétaire de Lann-Vraz, venait proposer à Mère Marie de Saint-Charles de lui vendre son

domaine. La vieille demoiselle était d'humeur quelque peu fantasque. Quand on croyait l'affaire conclue, elle n'en voulait plus. Après des pourparlers interminables et très pénibles, elle finit par signer l'acte de vente, le 30 avril 1860. Aussitôt, on se mit à la besogne. Dès l'aube, après la messe, un groupe de Sœurs quittait Bignan pour Lann-Vraz. On y travaillait ferme. Au crépuscule, on revenait les membres las, mais le cœur si heureux ! Le 29 août de cette même année, le Noviciat disait un adieu définitif à son premier berceau et s'installait à Lann-Vraz. En octobre suivant, Mère Marie de Saint-Charles et son conseil venaient le rejoindre.

La statue de saint Joseph, honorée au couvent de Bignan, est du voyage. Après Locminé, impossible de continuer le trajet en voiture ; les ornières sont profondes, les chemins boueux. Sans hésiter, Sœur Marie-Isidore prend la statue entre ses bras, une statue de plâtre de 1 mètre 50. Avec son précieux fardeau, elle se dirige vers Lann-Vraz. La sueur lui perle au front ; à plusieurs reprises, elle doit s'arrêter. « Qu'importe, disait plus tard, la courageuse Sœur, j'aimais tant saint Joseph, et puis, il était à moi. »

Le saint Patriarche prenait possession de son domaine... Lann-Vraz devenait « Saint-Joseph-de-Kermaria ».

♦ Monsieur LE BERRE

Elle est bien vaste cette propriété, mais pas de sanctuaire, pas de locaux suffisants pour loger les Sœurs. Des terres en friche et des pins à perte de vue. Nous sommes bien loin du Kermaria de 1934 ! Pour y arriver que de fatigues, que de sueurs, que de sacrifices ! Quels efforts tenaces et intelligents ! Quelle confiance en Dieu et en saint Joseph !

M. Flohy n'est plus là pour soutenir Mère Marie de Saint-Charles. Absorbé par les affaires du diocèse, il a résigné sa charge de Père Supérieur. Son successeur, M. Bellec, recteur de Pluméliau, âgé et infirme, ne peut être d'une aide très efficace pour la Supérieure Générale. Toutefois Dieu ne la laisse pas seule. A ses côtés, travaille un aumônier pieux, entreprenant : M. l'abbé Le Berre. Ancien vicaire de Bignan, il connaît les Filles de Jésus qu'il a dirigées plusieurs années. Les Sœurs estiment sa vertu éminente, sa sûre doctrine de la vie spirituelle puisée aux meilleures sources : saint François de Sales et saint Ignace. Pendant douze ans, jus-

qu'à sa mort, il va être, avec Mère Marie de Saint-Charles, l'animateur de Kermaria. Il entraîne et guide les religieuses dans les voies de la vie parfaite ; il surveille la construction de la chapelle et des autres bâtiments ; il dirige les travaux de défrichement. Il plante au cœur des Sœurs et des habitués de Kermaria une dévotion solide à saint Joseph.

♦ La chapelle Saint-Joseph

Le 30 août 1860, au lendemain de la venue du Noviciat à Lann-Vraz, M. Flohy avait béni une salle pour servir de chapelle provisoire. Il tardait à Mère Marie de Saint-Charles d'élever à Dieu un vrai temple qui fût, en même temps, un filial hommage de sa reconnaissance envers saint Joseph. Mais où trouver des ressources ?

Cependant, la bonne Mère n'hésite pas. Elle communique autour d'elle sa foi à la Providence. Le Père Supérieur, M. Bellec, donne les deux premiers mille francs. On les place dans un coffre avec une pièce de cinq francs, quelques aumônes, une image de saint Joseph. Au bon Saint de les faire fructifier, et l'on se met au travail.

Après de ferventes prières et quelques recherches, on découvre une carrière près de Kermaria. Sœur Marie-Isidore se met à creuser le sol près de l'oratoire où elle a déposé la statue de saint Joseph. Quelques coups de pioche, et voici une veine du plus beau sable. Les paysans des environs offrent le bois de construction et leurs tombereaux pour les charrois. L'argent vient par petites offrandes, de toute la Bretagne et jusque de la Savoie. Les Carmélites du Mans se chargent des vitraux du transept.

Le 25 novembre 1862, on bénissait la première pierre ; le 22 août 1867, Mgr Bécél, Évêque de Vannes, consacrait le sanctuaire. Jour de joie profonde pour Mère Marie de Saint-Charles et toutes ses filles, pour l'aumônier et son fidèle collaborateur, M. Goébel, vicaire à Locminé.

♦ La persécution s'annonce

La chapelle est bâtie. Deux corps de bâtiments s'élèvent bientôt, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche ; le Noviciat prospère, les fondations se multiplient. En septembre 1870, la Con-



Vue intérieure de la chapelle de Kermaria

grégation compte soixante-deux établissements. Mais déjà grondent les premières rumeurs de la persécution maçonnique. Dans plusieurs localités, les Sœurs enseignantes sont en butte aux tracasseries administratives, qui cherchent à les chasser de leurs écoles. Jusqu'ici une lettre d'obédience suffisait pour permettre d'enseigner. Désormais, le brevet de capacité est exigé de toutes les institutrices. L'angoisse est grande au cœur de Mère Marie de Saint-Charles. Faudra-t-il fermer les établissements scolaires et livrer l'âme des enfants aux écoles laïques ? Avec calme, la bonne Mère fait face aux difficultés. Elle rassure ses filles alarmées, rappelle à Kermaria les Sœurs capables d'étudier. Dieu bénit sa foi et ses efforts. Lorsqu'en 1881, le brevet devint obligatoire, toutes les écoles existantes restèrent debout. Hélas ! la persécution ne devait pas s'arrêter là !

♦ Mort de Mère Marie de Saint-Charles

Encore trois années et Mère Marie de Saint-Charles va quitter ce monde. Le samedi 3 mai 1884, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, la veille du Patronage de saint Joseph, elle rendait le dernier soupir. Elle comptait soixante-quatre ans d'âge, quarante de vie religieuse, trente-huit de Supériorat général. A sa nomination, l'Institut comprenait sept maisons, une soixantaine de Sœurs. A sa mort, sept cents Filles de Jésus se dévouaient dans cent trois établissements.

Cette vitalité et cette expansion étaient dues en grande partie à la bonne Mère. Elle les avait conquises par ses souffrances et ses vertus. Lourdes et nombreuses furent ses croix ! Croix de la pauvreté : caisse souvent vide et tant de bouches à nourrir ; croix de la souffrance physique : maladies et infirmités n'avaient cessé de l'accabler ; croix de la contradiction venue d'en haut et de très près, qui broyait son cœur ; croix de la solitude morale, si poignante à certaines heures qu'elle en pensait mourir !

A toutes ces souffrances, Mère Marie de Saint-Charles répondait par une confiance absolue en Dieu. Au plus fort de la lutte, quand tout semblait désespéré, elle criait à Dieu sa foi et son abandon à la Providence. Elle se confiait en la Vierge Marie qu'elle aimait avec force et tendresse ; elle lui vouait son Institut ;

chaque Fille de Jésus porterait désormais le nom de cette Mère bénie. Elle invoquait saint Joseph, et saint Joseph se laissait toucher. Puis, avec une persévérance inlassable, elle vivait sa règle, ses résolutions. Fidèle aux plus petits points comme aux plus grands, elle répétait :

« Rien n'est petit aux yeux de Dieu ; la sainteté d'une Fille de Jésus est faite de menus détails accomplis avec joie. »

Toujours si bonne, si accueillante, si pitoyable aux peines de ses filles, des pauvres, de tous les malheureux, telle fut la « Bonne Mère Saint-Charles », comme l'appellent encore celles qui l'ont connue.

♦ Mères Marie-Athanase et Emmanuel-Marie

Dans les quinze ans qui suivent la mort de Mère Marie de Saint-Charles, la Congrégation sera gouvernée par Mère Marie-Athanase et Mère Emmanuel-Marie.

Ame énergique et profonde, éprise de vie contemplative et d'apostolat, avide de sacrifices jusqu'au vœu du plus parfait, Mère Marie-Athanase avait été, pendant vingt ans, une maîtresse des novices modèle. Mais sa santé déjà ébranlée ne put résister aux lourdes charges du Supérieurat général. Le 28 octobre 1886, elle expirait.

Le 9 décembre de la même année, Mère Emmanuel-Marie lui succédait. La persécution religieuse allait toujours s'accroissant. La loi du 30 octobre 1886 avait banni des écoles communales tout instituteur et toute institutrice congréganistes. Des écoles libres s'élevaient pour les accueillir, encore étaient-elles peu nombreuses et les ressources manquaient. Cependant, la générosité chrétienne était plus puissante que la haine maçonnique. A force de sacrifices, presque toutes les paroisses où se dévouaient les Filles de Jésus réussissaient à ouvrir une école libre et à garder leurs Sœurs. Les souffrances de la persécution, jointes aux douleurs de la maladie, épuisaient la santé précaire de Mère Emmanuel-Marie. En son cœur grandissait le désir de voir passer à une autre une responsabilité toujours accablante. Le 1er août 1899, elle se démettait de sa charge. Désormais, disait-elle, « elle allait ne plus penser qu'à Dieu et à son âme. »

MÈRE MARIE DE SAINTE-BLANDINE

Les persécuteurs, toutefois, n'avaient pas désarmé. Ils préparaient de nouvelles lois sectaires contre les familles religieuses. En juillet 1902, un décret d'expulsion supprimait d'un seul trait de plume quatre-vingts maisons dirigées par la Congrégation. Du jour au lendemain, près de cinq cents Filles de Jésus sont jetées à la rue, sans pain, sans asile. Dans cette détresse, où trouver refuge, sinon à la Maison-Mère ?

Les pauvres expulsées y arrivent par petits groupes, inquiètes, angoissées. Mais à Kermaria les attend une Mère qui, depuis trois ans, les gouverne avec une fermeté suave. Le calme de Mère Marie de Sainte-Blandine les reconforte. Cependant une douloureuse question se pose au cœur de la Supérieure Générale et de son Conseil. Où loger toutes les Sœurs qui, comme une marée montante, envahissent Kermaria ? Après des nuits de veille et de prières au pied du Saint-Sacrement, le Conseil décide de licencier le cher Noviciat. Et quand le reverrait-on ? Dans sa bonté, Dieu préparait déjà le retour, mais à cette heure, l'avenir restait caché et pour la Mère et pour ses Filles.

♦ Monsieur JEGOUZO

Pour ces jours de douleur et pour ceux qui vont suivre, Dieu a placé près de Mère Marie de Sainte-Blandine, le prêtre le plus qualifié du diocèse pour la guider dans ses angoisses et ses incertitudes. C'est Monsieur le chanoine Jégouzo, Vicaire général du diocèse de Vannes. Père Supérieur des Filles de Jésus depuis décembre 1883, il en connaît à fond le but, les ressources, les œuvres, les sujets. Intelligence pénétrante, esprit droit et lucide, jugement sûr, cœur bon et simple, volonté maîtresse d'elle-même, il saura, à ces moments critiques, aiguiller la Congrégation dans la bonne voie et l'aider à s'y maintenir.

Avec lui, mais plus dans l'ombre, travaille M. l'abbé Le Jéloux, Aumônier de Kermaria, lui aussi, depuis 1883. Pendant trente-cinq ans, il formera des générations de Filles de Jésus à une piété solide, soucieuse, avant tout, de remplir le devoir d'état et fidèle à leurs engagements religieux.

LES FILLES DE JÉSUS A L'ÉTRANGER

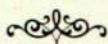
A cette heure, un problème angoissant se pose auquel il faut une solution rapide et sûre, car de la décision dépend l'avenir de la Congrégation. Que faire des Sœurs expulsées qui affluent sans cesse à Kermaria ? Dieu, par leurs Supérieurs, va leur demander de grands sacrifices. Elles sont prêtes à tout souffrir pour leur vocation et les âmes. Il faut quitter le costume religieux afin que vivent les écoles chrétiennes ; elles le quitteront. Il faut partir à l'étranger ; elles partiront. Et ainsi la persécution, qui grandit les âmes, va étendre le champ d'apostolat des Filles de Jésus.

Vers quels pays porter leurs pas ? En 1901, après les premiers décrets d'expulsion, la crainte d'être obligé de quitter même Kermaria, avait déterminé les Supérieures à s'établir à l'étranger. En octobre de cette même année, Mgr Walvarens, Évêque de Tournai (Belgique), accueille avec bonté les premières Filles de Jésus. En moins d'un an, la Congrégation compte sept établissements dans son diocèse. Même cordiale hospitalité en Angleterre. Bientôt, on y fonde trois communautés. L'une d'elles, Saint Joseph's Convent d'Abbey Wood, deviendra une pépinière de vocations religieuses. On accepte aussi, avec gratitude, les propositions de Mgr Le Gal, Évêque de Saint-Albert (Canada). Le 30 septembre 1902, dix Sœurs s'embarquent au Havre pour la lointaine Alberta.

Toutefois, l'encombrement et l'incertitude règnent toujours à la Maison-Mère. A tout prix s'impose la découverte de nouveaux postes de dévouement où les Sœurs puissent exercer les œuvres spéciales de l'Institut : l'enseignement, le soin des malades. Le Conseil choisit pour cette rude tâche, Sœur Marie de Sainte-Élisabeth et sa compagne, Sœur Marie Sainte-Zénaïde. Le 11 octobre 1902, elles partent pour New-York. Sur le bateau qui les emporte, poignante est leur angoisse, plus forte encore leur obéissance, leur confiance en Dieu. Leurs démarches portent le sceau de la souffrance, mais le succès répond à leurs efforts. Dieu guide visiblement leurs pas vers Mgr Cloutier, Évêque des Trois-Rivières (Canada). Les exilées ont trouvé un Père. En mars 1903, le prélat leur offre une maison dans sa ville épiscopale : ce sera le Kermaria du Canada, berceau du second Noviciat de la Congrégation. Le 25 du même mois, Mgr Cloutier, dans une lettre pastorale, présente les

Filles de Jésus à ses diocésains. La cause des « Sœurs françaises », comme on les appelle là-bas, est gagnée. Les expulsées de France peuvent venir ; elles seront les bienvenues.

Sœur Marie de Sainte-Élisabeth continue alors ses courses jusque dans l'Ouest Canadien et le Nord-Ouest des États-Unis. Il lui faut compter avec le froid, la pauvreté, la fatigue, les dangers, l'angoisse de l'inconnu. Mais qu'importe ! elle est à l'obéissance et visiblement la Providence veille sur elle. Dès la fin de l'année, du Montana à la Nouvelle-Écosse, fonctionnent déjà vingt-sept établissements des Filles de Jésus. Du cœur de la chère Sœur Fondatrice et de toute la Congrégation s'échappe ce cri de reconnaissance : « Deo Gratias ! »





Mère Marie de Ste-Élizabeth.

CHAPITRE DEUXIÈME

Nos premiers pas au Canada

RÉCIT DE LA FONDATRICE,
MERE MARIE DE SAINTE-ÉLISABETH

♦ De Kermaria à New-York

Le 8 octobre 1902, après nos adieux à notre Révérende Mère, à nos chères Mères du Conseil, et à tout Kermaria, nous partons pour l'Amérique, Sœur Marie Sainte-Zénaïde et moi, confiantes en l'obéissance et dans les prières de celles que nous quittons. Les cœurs sont gros de part de d'autre, mais nous refoulons nos larmes et nos appréhensions. Elles reviennent cependant ; toutefois, elles ne nous empêchent pas de prier, d'invoquer l'Étoile de la mer, sainte Anne, saint Raphaël et surtout notre bon Père saint Joseph.

A Vannes, nous allons chez notre vénéré Père Supérieur si justement préoccupé de notre situation actuelle. Il nous donne, avec sa bénédiction, ses paternels conseils et ses encouragements. Il est d'avis qu'une lettre de recommandation signée de l'Évêque de Vannes — alors Monseigneur Latieule — me serait bien utile pour me présenter devant les Évêques d'Amérique. Il va lui-même la demander à l'évêché. Mais Monseigneur est absent et ne doit rentrer que très tard dans la soirée. Notre Père Supérieur m'adressera la pièce désirée à Paris.

Et nous partons. Qui dira les émotions qui étreignent nos cœurs au moment où le train nous emporte ? Mais la foi, la confiance en Dieu et la pensée d'être à l'obéissance nous réconfortent.

♦ 9 octobre : 5 heures du matin. — Paris

Nous nous rendons à Notre-Dame des Victoires. L'église n'est pas encore ouverte, mais bientôt nous pouvons y pénétrer. Nous avons le bonheur d'y entendre plusieurs messes et de communier à l'autel même de Notre-Dame. Chacune de nous dépose dans le cœur de cette bonne Mère ses inquiétudes et ses espérances.

Réconfortées par le « Pain des forts », nous nous rendons chez Monsieur Prono qui a cinq Sœurs dans notre Congrégation. Nous y trouvons une famille amie et une cordiale réfection. Dans la journée, nous visitons quelques communautés religieuses, entre autres, les Oblates de l'Assomption. L'une d'elles, Mère Marie du Christ, me donne l'adresse d'une Communauté de New-York, ce qui me fut d'une réelle utilité dans cette ville. Madame Jossic nous procure, pour la journée et pour la nuit, une généreuse hospitalité. Je reçois chez elle la lettre de recommandation adressée par notre Père Supérieur. Nous entendons la messe à Notre-Dame de Grâces de Passy, et à 10 heures, nous prenons le train pour Le Havre.

Au Havre, nous sommes les hôtes de Monsieur Gallic, aumônier des Bretons. Le lendemain, à 4 heures de l'après-midi, il nous accompagne jusqu'au port. Nous embarquons sur la « Touraine ». Bientôt le grand transatlantique s'ébranle, et ce n'est pas sans émotion que peu à peu l'on perd de vue les côtes de France.

Nous voici donc bercées par une mer douce et calme. Nos prières montent ferventes et nombreuses vers Marie, Étoile de la mer, afin qu'elle nous accorde une heureuse traversée. Nous sommes dix-neuf religieuses sur la « Touraine » : Sœurs de l'Enfant-Jésus du Puy, Sœurs de Saint-Joseph de Bourges, Sœurs de Saint-Jacut, ma chère compagne et moi. Toutes les autres religieuses possèdent, en Amérique, des missions qu'elles vont rejoindre, ou bien accompagnent des religieuses qui en prennent soin et les conduisent. Les entendre parler de leurs maisons, de leurs œuvres, me serre le cœur ; mes angoisses s'accroissent. Je me tourne vers ma Sœur qui éprouve les mêmes sentiments que moi et je me prends à lui dire : « Du courage ! Nous allons toutes deux dans l'affreux inconnu, mais nous avons pour nous les grâces de l'obéissance et notre confiance en la Providence ». Ces pensées nous réconfortent et nous refoulons nos larmes.

Nous nous promettons de jouir de nos aimables compagnes, mais le mal de mer ne tarde pas à se faire sentir chez nous et chez elles. Force nous est de rester dans les cabines. Mais au bout de deux ou trois jours, les estomacs se font au roulis des vagues et chacune retrouve bientôt la bonne humeur avec la santé. La prière, la lecture, la conversation, la contemplation de la Majesté divine si bien peinte dans l'immensité de l'Océan partagent notre temps. Tous les soirs, réunion complète sur le pont ; religieux et religieuses sous la présidence du Révérend Père Norbert, Bénédictin du Monastère de la Pierre-qui-Vire, chantent quelques couplets et font en commun la prière du soir, le visage tourné vers la France que nous quittons pour ne plus la revoir peut-être.

Le 18 octobre, nous apercevons New-York. Notre grande maison flottante entre lentement, mais sûrement, dans le vaste port.

♦ De New-York à Halifax

Elle est pénible l'émotion que l'on éprouve d'atterrir sur un sol où l'on ne compte ni un chez soi, ni personne au monde qui vous attend, qui pense à vous... Mais la confiance est notre boussole ; la Providence, qui nous a protégées sur l'eau, dirigera encore nos pas sur la terre ferme.

Notre premier soin, après avoir passé à la douane, est de louer une voiture pour nous faire conduire à l'adresse reçue à Paris. Nous y arrivons à la tombée de la nuit. Comme tous les inconnus, nous sommes reçues avec cette politesse qui ne dit rien et qui vous serre le cœur. Mais l'accueil change de note quand la Mère Supérieure a pris connaissance de la lettre que j'avais pour elle.

Le lendemain, 19 octobre, qui est un dimanche, nous avons, outre l'avantage de suivre les offices, le bonheur d'assister à la clôture de la retraite annuelle des Sœurs. Ce sont des religieuses pour la plupart françaises, et les exercices de la retraite s'y donnent en français. Je devrais d'abord me hâter de dire que ce sont des « Petites-Sœurs de l'Assomption » dont le fondateur est le Père Pernet, Assomptionniste, mort en odeur de sainteté. Leur œuvre, à New-York, est la visite des pauvres, relégués dans les mansardes, souvent perchés au septième, huitième et jusqu'au dixième étage. Leur but, en soulageant le corps, est d'arriver à l'âme des mal-

heureux, et ce sont des familles entières qu'elles ont quelquefois le bonheur de voir rentrer dans la bonne voie. Elles s'installent pour la journée, au foyer d'une femme malade, soignent les enfants, font le ménage et préparent les repas des maris qui, de lous d'abord, finissent par se laisser vaincre par tant de charité. Nous sommes bien édifiées du dévouement de ces bonnes religieuses auxquelles la Règle défend d'accepter aucun honoraire pour leur peine. Elles sont également bien bonnes, bien dévouées pour nous et nous prient de prendre un repos plus prolongé chez elles. Mais le repos n'est pas ce que nous sommes venues chercher et nous prions, pendant trois jours, l'Esprit-Saint de diriger nos pas vers les parties de l'Amérique où nous avons du bien à faire.

Mon anxiété est poignante : de quel côté nous diriger ? Est-ce vers la Louisiane, comme me le conseillait au départ notre chère Mère Assistante Marie-Agnès ; est-ce vers le Canada ? Je fais part de mes hésitations au Révérend Père Thomas, Assomptionniste. Il m'engage fortement à abandonner l'idée de descendre jusqu'à la Louisiane. Mes regards se tournent alors vers le Canada et, avec ma compagne, je trace notre itinéraire pour le Cap-Breton et l'Acadie.

Le 21 octobre, à midi, nous prenons congé de nos si aimables et si dévouées Petites-Sœurs et montons, pour la première fois, dans les fameux trains américains. Bien que préoccupées de notre mission vers l'inconnu, nous ne pouvons manquer d'admirer la grande nature, toute différente de celle de la France, d'immenses forêts, de grands lacs, des fleuves et, de distance en distance, quelques villes et villages en formation. Le lendemain, à dix heures du matin, nous arrivons à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, ville exclusivement anglaise. Malgré les connaissances de ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde en cette langue, nous aurions pu nous y trouver assez perdues sans les soins de la bonne Providence. Elle nous fit faire la rencontre d'un homme charitable, parlant notre langue et qui nous proposa de nous conduire dans un couvent de Sœurs de la Charité. Il nous promit de revenir dans la soirée et se mit à notre disposition dans le cas où nous aurions besoin de ses services.

Les Sœurs de la Charité portent bien leur beau nom. Elles nous reçoivent très charitablement et nous conduisent à l'évêché où Monseigneur Casey nous accueille avec bonté. Mais l'anglais

est la langue exclusive de son diocèse, aussi ne nous donne-t-il qu'un vague espoir de nous offrir quelques postes et encore dans un avenir plus ou moins lointain.

Rentrée chez les Sœurs de la Charité, notre guide d'hier vient nous y rejoindre et s'informer si nous n'avons pas besoin de ses services. Il nous fait obtenir des billets à demi-tarif en chemin de fer. Ce n'est pas peu, étant donné le trajet indéfini que nous avons à parcourir. Pour toute récompense, il nous demande de prier pour lui, ce que nous lui accordons de bon cœur.

Le lendemain, après avoir assisté à la messe et reçu le « Pain des forts », nous partons pour Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse. Toute la journée, nous sommes en admiration devant les merveilles de la nature qu'il nous est donné de contempler : paysages superbes, montagnes, forêts, précipices, torrents, fleuves et lacs que contourne la ligne de chemin de fer. Puis ce sont des villes et des villages ayant toujours, si petits soient-ils, deux églises et parfois davantage. Ordinairement, une seule est catholique. Elle se distingue des temples protestants par la simplicité de sa construction et sa flèche élancée, surmontée de la croix. Cette vue nous réconforte : notre foi et le besoin que nous avons du secours d'En-Haut font que nos cœurs franchissent les distances pour aller adorer, dans son Tabernacle, le divin Délaiissé qui, comme nous, en ce moment, n'avait pas où reposer la tête. Nous sommes errantes, sans feu, ni lieu, mais nous sommes à l'obéissance et « l'obéissant racontera ses victoires ».

Nous arrivons à Halifax à 7 heures du soir. Un couvent de la Charité nous offre encore une cordiale et fraternelle hospitalité. Toutes les Sœurs, quatorze ou quinze, se sont transportées au parloir ; une ou deux seulement parlent le français. La contribution indispensable partout est de raconter qui nous sommes, le but de notre voyage... etc. Ce récit, traduit en langue anglaise, arrache des larmes à plusieurs.

Ces chères Sœurs nous font l'honneur et la joie de nous admettre à leur table, à la récréation. Dans la matinée du lendemain, nous nous rendons à l'évêché. Nous avons l'avantage d'y rencontrer, outre Monseigneur O'Brien, Archevêque d'Halifax, Monseigneur Barry, Évêque de Chatham. Le premier ne nous donne qu'un vague espoir d'entrer dans son diocèse. Monseigneur

Barry, au contraire, désire des Religieuses pour le service de son palais épiscopal. Il nous invite donc à aller le voir dans son évêché de Chatham : première lueur de fondation qui se montre à nous et nous en rendons grâces au Ciel. A notre retour chez les Religieuses, nous visitons leur établissement.

Le temps passe avec une incroyable rapidité. Nos efforts ou plutôt nos recherches ont été jusqu'ici bien infructueuses ; toutefois, nous ne nous décourageons pas. L'obéissance et la confiance sont toujours notre étoile et nous savons que, là-bas, à Kermaria, notre bonne Mère et toutes nos chères Sœurs prient pour nous. Nous ne les oublions pas non plus et les faisons participer à nos peines, à nos sacrifices et à nos fatigues.

♦ Premiers rayons d'espérance

Ce matin, 24 octobre, à 6 heures, nous nous mettons en route pour Sydney. Nous faisons une halte de quelques heures dans la ville épiscopale d'Antigonish et rencontrons, pour la première fois, les Sœurs dites de la « Congrégation de Notre-Dame ». Cette Congrégation a été fondée au début de la colonie, en 1653, par la Vénérable Marguerite Bourgeois, française originaire de Troyes. Nous leur faisons d'abord visite, puis l'une d'elles nous accompagne à l'évêché. Le vénérable Évêque, Monseigneur Cameron, nous reçoit paternellement. Il écoute, avec intérêt, le récit des malheurs qui nous frappent et le but de notre visite à Sa Grandeur. Le bon Évêque, dont le cœur est plus français que la langue nous dit : « Mon cœur est « pleine » de compassion pour vous et je serai heureux de vous admettre dans mon diocèse. Nous avons par ici des paroisses acadiennes où l'on tient à l'enseignement du français, et, pour commencer, je vous cite deux paroisses : Arichat et Chéticamp. Voici les adresses des Curés avec lesquels vous allez vous mettre immédiatement en relation, et je vais leur écrire moi-même pour vous recommander ».

Après avoir remercié le charitable Prélat, reçu sa bénédiction et pris congé de lui, nous nous rendons au Couvent de la Congrégation de Notre-Dame. J'écris aux deux Curés, ci-dessus mentionnés, leur demandant de me répondre à Sydney, où Sa Grandeur nous accordait également l'entrée pour une œuvre qui lui paraissait bien chère : un orphelinat et un asile pour les vieillards,

Fortes des encouragements que nous venons de recevoir, nous nous dirigeons de nouveau vers la gare. A huit heures, nous remontons dans le train qui nous dépose à Sydney à minuit. Les Sœurs d'Antigonish avaient eu l'amabilité de télégraphier, à leurs Sœurs de Sydney, l'arrivée de deux religieuses françaises. Nous trouvons sur pied, à cette heure tardive, la Mère Supérieure, Marie Saint-Jean de Matha, qui nous reçoit cordialement. Ma compagne et moi, ne cessons de nous écrier à la vue de tant de bonté : « Mon Dieu, que vous êtes bon ! » A Sydney, comme partout ailleurs, on nous entoure d'affection et d'attentions. Une bonne collation chaude nous était préparée, mais comme il était déjà plus de minuit, nous avons préféré ne rien prendre, afin de pouvoir communier le lendemain.

Dès le matin, après la messe, nous voyons le Révérend Père Curé, Monsieur Mac-Adam. Son grand désir est de fonder un orphelinat et un refuge pour les vieillards. Une maison, l'ancienne demeure curiale, est là pouvant servir au début de l'œuvre. C'est le dimanche et nous ne sortons guère que pour assister aux offices à l'église paroissiale. Les bonnes religieuses nous admettent à partager leur vie de communauté. Nous sommes très édifiées de leur gaieté et de leur piété.

Aujourd'hui, lundi, le bon Père Mac-Adam vient nous chercher pour visiter la maison destinée au futur orphelinat, située à quelques pas seulement du couvent des Sœurs. La Supérieure nous accompagne. La maison est assez petite et délabrée, n'ayant subi, depuis longtemps, aucune réparation. Le Curé promet de faire le nécessaire avant l'arrivée des Sœurs qu'il désirerait voir venir dans le courant de l'hiver prochain. De plus, il m'apprend que l'ancien Curé, le Père Quénan, habitant aussi Sydney, possède 20 000 francs qui, d'après les intentions du donateur défunt, doivent être affectés à une bonne œuvre. Le Père Mac-Adam nous conseille de faire une visite au vénérable Père Quénan qui a paru prendre intérêt à notre sort et à l'œuvre à fonder. Nous recevons de lui la promesse à peu près formelle qu'il donnera la somme pour l'orphelinat en question.

Là se borne notre travail de la journée. Le terrain demeure sondé seulement et, malgré mon désir de voir des bases plus solides à notre futur édifice, nous devons en rester là, confiant l'avenir à la Providence.

Arriver dans un endroit, y séjourner le temps nécessaire et repartir, voilà notre invariable occupation pour le moment. Donc, après deux jours de séjour à Sydney, nous reprenons, le 28 octobre, à 6 heures du matin, la fameuse ligne intercoloniale qui nous sert de demeure ambulante depuis six semaines. Pendant cet intervalle, nos lettres aux deux bons Curés avaient fait leur chemin et celui d'Arichat, qui aurait voulu nous avoir, a télégraphié au chef de gare de Mulgrave de remettre son message à deux religieuses de passage dans le train. Mais nous avons passé inaperçues et le message est resté lettre morte, ce qui a déconcerté le bon Curé, ainsi qu'il nous le dira plus tard.

Nous voyageons de jour et de nuit jusqu'à Chatham où nous arrivons à minuit. L'heure est trop tardive pour frapper à la porte d'une communauté. Nous descendons à l'hôtel, mais dès six heures du matin, nous nous dirigeons vers un clocher. C'est précisément celui de la cathédrale. Après la messe, nous allons offrir nos hommages à Sa Grandeur Monseigneur Barry. Il nous conduit bientôt à l'hôpital tenu par les Religieuses de Saint-Joseph. Dans la journée, nous recevons une surprise bien agréable : la visite du Révérend Père Morin, Eudiste, frère de notre chère Sœur Marie-Adeline. Monseigneur l'a appelé de Rogersville dans l'aimable dessein de nous causer cette surprise.

Sur la recommandation de Monseigneur, nous restons cinq jours chez les Religieuses de Saint-Joseph. Ce petit séjour derrière les grilles et tout près du Tabernacle nous a fait grand bien à tous les points de vue, car le corps ainsi que l'âme commençait à sentir le besoin d'un repos. Pendant ce temps, nous avons peu vu Monseigneur Barry. Son intention d'avoir des Sœurs est bien arrêtée, mais moins fixée est l'époque à laquelle il les veut ici. Devant cette hésitation et en attendant l'appréciation de notre Mère, je fixe la fondation au mois de mai. Monseigneur y adhère, ainsi qu'aux conditions que je pose. Sa Grandeur pense aussi nous confier quelques postes d'enseignement. Mais l'anglais est absolument nécessaire. Aussi manifeste-t-il le désir que quelques-unes de nos jeunes Sœurs s'initient à cette langue et aux programmes près des Religieuses de Saint-Joseph à qui, en retour, elles donneraient des leçons de français. Ce projet sera adopté par notre Mère et, dans quelques semaines, Sœurs de Saint-Joseph et Filles de Jésus mettront en commun leurs talents pour se rendre mutuellement service.

Monseigneur Barry, tout en étant Évêque de Chatham, demeurerait pour un temps Curé de Bathurst. Il avait dû regagner cette paroisse pour les fêtes de la Toussaint. De là, il nous fit dire de nous arrêter à Bathurst où nous devions passer. A notre arrivée, Sa Grandeur nous annonce la visite de deux Curés pour le lendemain. C'est d'abord le Père Varrely, Curé de Bathurst-Village, qui désire deux ou trois Sœurs. Je fais les arrangements, mais conditionnellement jusqu'à l'avis de notre Mère et de son Conseil. C'est ensuite le Père Boucher, Curé de Dalhousie. Il veut fonder un couvent, un pensionnat pour l'instruction et l'éducation des enfants des deux sexes. Ce projet nous sourit et le bon Curé paraît l'avoir tout à fait à cœur.

Nous prenons congé des Sœurs de la Charité qui nous ont si cordialement accueillies, de Monseigneur Barry, et nous partons pour Dalhousie, dans la soirée, en compagnie du Révérend Père Boucher. De plus en plus, l'action de la Providence est visible sur nous ; elle nous conduit par la main. C'est qu'à Kermaria on prie tant pour nous ! Et d'un autre côté, malgré ces attentions semées sur notre route, il nous reste encore à toutes deux, bien des sacrifices, bien des larmes à dévorer en secret. Mais chacune, pour ne pas appesantir le fardeau de sa voisine, essaye de porter gaïement ses chagrins et ses inquiétudes.

Nous voici bientôt à Dalhousie. C'est déjà le soir, mais nous pouvons néanmoins contempler la beauté du site. Le Révérend Père Boucher nous soumet ses plans, l'œuvre qu'il veut établir et son désir formel de voir l'enseignement du français prendre une grande place dans les programmes du futur couvent. Le lendemain, nous assistons à sa messe, et, dans la matinée, nous choisissons l'emplacement de l'établissement. Nous visitons aussi quelques familles, toutes bien désireuses de voir des religieuses s'établir dans la localité. Toutes promettent leur concours dans la mesure de leurs moyens.

♦ Encore un rayon d'espérance

Nous laissons donc à Dalhousie un jalon planté avec l'espoir bien fondé de pouvoir réaliser les rêves du digne Curé que nous quittons le 6 novembre, à deux heures du matin, pour nous diriger vers le prochain évêché : Rimouski. Cette fois, nous entrons dans la province de Québec, la vraie Nouvelle-France, par sa langue et sa foi catholique.

Nous sommes à Rimouski vers 6 heures $\frac{1}{2}$ du matin. Un voiturier nous conduit au couvent des Sœurs de la Charité communément appelées « Sœurs Grises ». C'est l'heure de la messe. Nous y assistons et avons le bonheur de recevoir la sainte Communion. Après le déjeuner, nous allons rendre nos hommages au Pasteur du diocèse, Monseigneur Blais. Sa Grandeur nous accueille, comme tous les autres Évêques, avec une paternelle bienveillance.

Monseigneur, plein de compassion pour les exilées, ne se contente pas de s'apitoyer sur notre sort. Il nous parle d'une fondation au Grand Pabos, dans la presqu'île de la Gaspésie. Mais comme Sa Grandeur nous voit fatiguées, Elle nous invite à nous reposer chez les Sœurs et se propose de nous voir ensuite. Une autre faveur nous attend ici : un Père Capucin prêche une retraite aux Enfants de Marie dans la chapelle du couvent. Nous sommes heureuses de nous adjoindre aux retraitantes pour suivre les instructions qui sont bien pratiques. Cette journée de recueillement nous fait grand bien à l'âme, au milieu de notre vie si mouvementée.

Le soir, Monseigneur Blais, qui a pensé à nous dans la journée, nous rappelle à son palais. Il nous apprend qu'il a changé d'idée. Il désire laisser de côté, pour le moment, la fondation du Grand Pabos. Il y reviendra plus tard. Par contre, il nous parle d'un autre projet très avantageux pour nous : l'ouverture d'un pensionnat à Notre-Dame du Lac où un couvent est déjà construit et pour lequel les religieuses ne sont pas encore arrêtées.

Monseigneur pousse l'amabilité jusqu'à télégraphier au Curé de Notre-Dame du Lac pour lui annoncer notre arrivée. De plus, dans sa paternelle sollicitude, il nous donne pour guide, Monsieur Lavoie, son Procureur, jadis vicaire à Notre-Dame du Lac. « Restez-y quelques jours vous reposer, ajoute Sa Grandeur, et vous ferez en même temps plaisir à mon Procureur qui aime tant son ancienne place ». On devine combien ferventes furent nos actions de grâces pour une journée si bonne !

Dès le soir même, nous faisons nos adieux à Monseigneur et, le lendemain, à six heures, nous sommes à la gare. Notre ange conducteur, Monsieur Lavoie, nous y précédait. Notre charitable Raphaël prend tout à sa charge, et notre bourse, habituée à s'ouvrir devant les guichets, reste fermée, ce qui nous arrange fort.

À deux heures de l'après-midi, le train s'arrête, non dans une gare, mais à une petite halte à proximité de l'église. Le Révérend Monsieur Moreault, le digne Curé de Notre-Dame du Lac nous attendait. Je ne sais pas quelles réflexions lui inspire notre costume, mais l'expression suivante semble faire deviner qu'il nous compare aux hirondelles. « Les moineaux de Québec, dit-il, voudraient se nicher ici, (il faisait allusion aux Sœurs Grises), mais c'est plus charitable d'offrir un abri aux pauvres hirondelles chassées de France ».

Bientôt, nous sommes en face d'une magnifique construction en belle brique rouge, tout à fait achevée à l'extérieur ; mais à l'intérieur, tout reste à faire : divisions, escaliers et planchers.

Nous passons à côté sans nous y arrêter ; nous nous rendons d'abord à l'église offrir nos hommages à l'Hôte du Tabernacle et Le prier de bénir nos démarches. Une magnifique statue de la Sainte Vierge surmonte le maître-autel. Tout porte ici à la confiance et avant de quitter l'église, j'ai senti intérieurement la divine réponse : les Filles de Jésus feront le bien ici.

A la cure, réception cordiale. Monsieur le Curé manifeste son contentement de revoir son ancien Vicaire et de trouver des religieuses pour instruire ses enfants. Son complet désintéressement et son amour des âmes m'édifient profondément. Il nous raconte les sacrifices qu'il a faits et le concours qu'il a trouvé près des paroissiens pour arriver au point où ils en sont de cette belle construction.

Le lendemain, dimanche, il raconte, en chaire, en termes émus, la persécution dirigée en France contre les religieuses et le but des deux exilées présentes. Il nous dit envoyées par son Évêque et l'accueil qu'il était heureux de nous faire, se tenant lui-même certain du bonheur de toute la population de Notre-Dame. Il fait ensuite appel à de nouveaux dévouements pour parachever le couvent qu'il voudrait prêt à recevoir les Sœurs au mois de mai prochain. L'attitude de la population écoutant son Pasteur semble dire oui à tout. Nous sommes très édifiées de la piété de ces bonnes gens. Dans la soirée, après Vêpres, nous nous rendons au couvent, accompagnées de Monsieur le Curé, de son Vicaire et de Monsieur Lavoie, en vue d'établir les grandes lignes des divisions intérieures à faire. L'entrepreneur et un menuisier en prennent note.

Après trois jours de repos à Notre-Dame du Lac, nous repartons, le 10 novembre, ayant au cœur l'espoir bien fondé d'y revenir un jour conduire une colonie des nôtres.

Monsieur Lavoie nous conduit le soir à la Rivière-du-Loup, chez les Religieuses du Bon-Pasteur où nous passons la nuit. Le lendemain matin, nous quittons cette Communauté pour nous lancer encore dans l'affreux inconnu.

♦ Souffrances et joies

A neuf heures du matin, nous reprenons l'Intercolonial. Quelle sera notre prochaine halte ? Québec est la première ville épiscopale qui se présente sur notre route. Mais elle est à l'opposé de la rive sud du fleuve Saint-Laurent que nous côtoyons. De plus, Monseigneur l'Archevêque est peu disposé à accueillir des religieuses étrangères. La ville des Trois-Rivières est également sur la rive nord ; comment nous y rendre ? La voie la plus directe, nous dit-on, serait de passer par Nicolet. Nous devons aussi voir l'Évêque de cette dernière ville. Mais le conducteur du train nous apprend, qu'en ce moment, la traversée entre Nicolet et Trois-Rivières est impossible : le fleuve est trop gelé pour la navigation et pas assez pour le passage des traîneaux. Ce contre-temps nous semble la manifestation de la volonté de Dieu et nous laissons, quitte à les revoir plus tard, et Nicolet et Trois-Rivières, pour filer droit sur Montréal.

Nous y arrivons à six heures du soir. Une voiture nous conduit à l'Hôtel-Dieu Saint-Joseph où nous étions recommandées par les Sœurs de Chatham. Nous comptons y trouver quelques lettres car nous avons donné cette adresse aux personnes qui auraient à nous écrire. Les religieuses nous reçoivent avec grande cordialité ; et des lettres nous y devançaient, en effet. Le cœur nous battait bien fort, par l'espérance d'avoir enfin des nouvelles de notre Révérende Mère. Hélas ! des lettres de Chéticamp, d'Arichat, de New-York nous attendaient, mais rien de Kermaria. Notre cœur se serre : Que devient-on à Kermaria ? Approuve-t-on nos démarches ? N'agissons-nous pas en étourdies ? Pourra-t-on fournir les éléments voulus pour les projets agités ? Telles sont les questions et autres que nous nous posons en vain. D'indicibles inquiétudes s'emparent de mon âme.

Par un heureux hasard, Monseigneur Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, est de passage à l'Hôtel-Dieu. Nous assistons à sa messe. Le Prélat, quelque temps avant notre départ, avait demandé des Sœurs à Kermaria. Les missionnaires étaient désignées et déjà disposées à partir, quand un câblogramme, adressé à l'Évêque de Vannes, vint commander de retarder le départ des Sœurs. Dans la matinée, je demande donc à parler à Monseigneur Langevin pour avoir une explication à ce propos. Nous apprenons avec peine, de la bouche même de Sa Grandeur, qu'il renonce absolument à son premier projet de nous avoir dans son diocèse. Il craint que nous ne réussissions pas. Cette réponse fut pour nous une bien grande souffrance. Mais fiat à tout quand même ! Nous recevons les joies de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les épreuves ?

Nous sommes au 14 novembre. Nous commençons à nous faire une idée de l'hiver au Canada. Le temps est très mauvais ces jours-ci. Nous ne pensons pas cependant séjourner à Montréal. Nous avons toutefois le dessein de visiter la tombe de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeois dont nous avons rencontré, à deux reprises, les charitables Filles, à Antigonish et à Sydney. A cause du verglas qui rend la marche très dangereuse, nous nous résignons à prolonger notre séjour à l'Hôtel-Dieu que les Sœurs nous font visiter.

Dans l'après-midi, on nous propose la visite d'un monastère voisin, les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, dont la Maison-Mère est en France, à Angers même. Dès la première vue, les cœurs se sont compris et ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde et moi, nous nous sommes senties comme chez nous. Quelle charité ! Bien que le monastère soit en retraite, les portes du cloître s'ouvrent pour nous. Quelques Sœurs seulement nous parlent cependant, car, comme chez nous, le silence est perpétuel pendant la retraite. Celles qui n'y sont pas nous font faire la visite de la Communauté qui comprend plusieurs catégories de personnes et d'œuvres. Comme plusieurs Sœurs de leurs autres maisons sont venues prendre part à la retraite, elles ne peuvent, à leur grand regret, nous offrir l'hospitalité. Elles nous font conduire, non en prison, mais « à la prison ». C'est, en effet, à la prison des femmes, dirigée par les Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, que nous nous rendons. Quel aimable et gracieux accueil ! Les portes s'ouvrent toutes

grandes devant nous. On dirait qu'on nous connaît déjà. Les Sœurs avaient été, en effet, prévenues par téléphone de notre arrivée. Nous n'avions pas encore rencontré une si douce et si franche charité nulle part sur notre chemin. Oh ! que Dieu est bon ! Quelle agréable prison que celle-ci ! On ne sait qu'inventer pour nous faire oublier nos fatigues et nos tribulations. Quelle meilleure oasis que celle-ci pour écrire à notre Mère, à New-York, afin d'y réclamer les lettres que nous espérons y trouver à notre adresse. Après avoir visité le divin Prisonnier qui met tant de charité pour nous dans le cœur de ses épouses, je m'installe donc à mes affaires pendant que ma chère compagne poursuit la visite de la Communauté et de toute la maison.

On nous fait l'insigne honneur d'assister à tous les exercices du monastère : au chœur, à table, à la récréation. Nous jouissons, en un mot, de la vie de famille et nous sentons que nous obligeons en quelque sorte nos aimables bienfaitrices en demeurant sous leur toit. Volontiers, comme les Apôtres sur le Thabor, nous aurions dit : Il fait bon ici, demeurons-y plus longtemps. Mais l'heure du repos n'a pas sonné. Il faut encore pérégriner.

Avant de quitter Montréal, nous allons nous agenouiller sur la tombe de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeois. Je compte beaucoup sur sa protection dans la pénible mission qui m'est confiée. Avant moi, il y a de cela trois cents ans, cette grande Servante de Dieu qui montera bientôt sur les autels a parcouru les chemins que nous parcourons aujourd'hui, mais dans des conditions bien différentes. Il n'y avait alors ni voitures, ni bateaux à vapeur, ni chemins de fer. On l'a vue, une fois, parcourir à pied, au cœur de l'hiver, sur la neige et sur la glace, les soixantes lieues qui séparent Québec de Montréal. C'était une sainte et l'œuvre qu'elle a fondée en 1653 est l'une des plus grandes Congrégations de femmes au Canada.

Accompagnées d'une Sœur tourière que la charité de la Mère Supérieure veut bien nous donner comme guide, nous nous rendons sur la tombe qui renferme les restes vénérés. L'intervention de la Vénérable Mère ne tarde pas à se faire sentir. De la chapelle, nous allons au parloir où un certain nombre de religieuses nous attendent pour nous saluer. L'une d'elles, Sœur Marie du Sacré-Cœur, me demande si nous avons passé par Trois-Rivières. Sur

ma réponse négative : « Oh ! de grâce, me dit-elle, rendez-vous aux Trois-Rivières. J'y ai mon frère Évêque et sa grande préoccupation du moment est de trouver des religieuses pour ses écoles de paroisse. L'enseignement y est exclusivement français. C'est ce qu'il vous faut et ce qu'il faut à mon frère. » Et cette religieuse insiste et insiste encore. « Je vais vous donner une lettre de recommandation pour l'Évêque, puis on va téléphoner aux Sœurs de la Providence de vous hospitaliser. Prenez le train à 5 heures, vous serez aux Trois-Rivières à huit heures et demie ». Ces instances sont irrésistibles et nous nous résolvons à suivre cette indication. N'est-ce pas la Vénérable Mère Marguerite Bourgeois qui nous a préparé cette voie ?

Nous retournons alors à notre « chère prison » où l'on partage notre espoir de trouver un pied-à-terre en plein pays français.

♦ Premier voyage aux Trois-Rivières

Laissant aux Sœurs du Bon-Pasteur nos petits bagages de route qui ne sont pas lourds, nous suivons, sur l'heure, l'étoile qui semble luire pour nous. Nous quittons Montréal à 5 heures ; l'obscurité est déjà fort grande et nous nous dirigeons vers la ville des Trois-Rivières.

Les Religieuses, dites de la Providence, qui tiennent en cette ville, un hôpital et un orphelinat pour petites filles, ont été prévenues de notre arrivée par Sœur Marie du Sacré-Cœur, sœur de Sa Grandeur Monseigneur Cloutier. Ces chères Sœurs ont envoyé une jeune fille à la gare, à notre rencontre. Du train, nous montons en voiture. Il est environ 9 heures quand nous entrons à l'hôpital.

Un bon souper, une chambre hospitalière réparent nos forces physiques. Et le lendemain, 18 novembre, le Pain des forts reçu, et le Saint-Esprit invoqué, nous donnent lumière et force pour traiter de sujets importants dans la journée.

Les Sœurs ont téléphoné à l'évêché l'arrivée de deux religieuses françaises qui désirent parler à Monseigneur. On répond que Sa Grandeur nous donnera audience le lendemain à 8 heures, à son palais. La Révérende Mère Stéphanie, Provinciale, nous accompagne à l'évêché. Sa Grandeur nous fait un accueil des plus



Son Excellence Mgr F.-X. CLOUTIER
Évêque des Trois-Rivières, 1899 - 1934.

paternels. « Je vous accueille, dit-il, avec une joie d'autant plus grande que je frappe, en vain, à la porte de tous les couvents du pays pour avoir des Sœurs pour mes écoles paroissiales. Partout les sujets manquent. J'en suis au projet de fonder une Congrégation de Sœurs diocésaines, ce qui n'est pas une petite affaire. » Sa Grandeur nous pose plusieurs questions au sujet de nos œuvres, de notre situation en France, nous demande de lui prêter le livre de nos Constitutions, nous bénit et nous confie à la Révérende Mère Provinciale en nous recommandant de beaucoup prier à ses intentions toute la journée.

En effet, il y a aujourd'hui une réunion du Chapitre et Monseigneur va en profiter pour parler à l'assemblée de l'objet de notre visite.

Comme on le sait, nos Supérieures avaient eu la prévoyance d'écrire à plusieurs Évêques d'Amérique. Les uns répondirent favorablement, les autres négativement. L'Évêque des Trois-Rivières n'était pas sur la liste de ceux qui nous refusent, ni sur la liste de ceux qui nous acceptent. C'est que — nous tenons ce détail de Sa Grandeur — Monseigneur Cloutier n'a jamais reçu la lettre qui lui a été adressée de Kermaria. Nous arrivons donc à l'improviste, mais au bon moment.

Après la première entrevue avec Sa Grandeur, nous revenons à l'hôpital Saint-Joseph où nous prions avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Pendant ce temps, Monseigneur soumet notre requête à un sérieux examen. Le soir de ce même jour, il vient nous voir à la Providence et nous accoste en ces termes : « Vous avez bien prié, nous avons bien travaillé pour vous. Vous serez les bienvenues dans mon diocèse. » Monseigneur nous annonce ensuite qu'il pourra nous offrir un jour plusieurs paroisses dans son diocèse, mais à la condition que notre Congrégation accepte d'ouvrir un Noviciat aux Trois-Rivières. Cette question et d'autres restent bien indéfinies, car comme on le conçoit, il me faut avant tout l'adhésion de nos Supérieures.

Monseigneur nous invite ensuite à revenir le lendemain à son palais épiscopal, afin d'aller visiter une maison, l'ancien évêché, qu'il met à notre disposition pour y ouvrir un Noviciat.

Nous sommes au 19 novembre, fête de sainte Élisabeth de Hongrie, patronne de l'établissement dont nous sommes les hôtes.



Son Excellence Mgr A.-O. COMTOIS
Évêque actuel des Trois-Rivières

Les orphelins chantent à la messe en l'honneur d'une patronne des religieuses qui ont si bien soin d'eux. Nous participons à la ferveur de ces religieuses et de leurs enfants et nous faisons monter vers le ciel nos actions de grâces pour la protection visible dont nous sommes entourées.

Bientôt, accompagnées de Sœur Symphorose, Supérieure de l'hôpital, nous partons visiter l'ancien évêché. Monsieur le Chanoine Denoncourt, procureur de l'évêché, nous sert de guide. La maison est très vaste ; quatre étages. Le sacristain de l'église de l'Immaculée-Conception occupe quelques appartements au rez-de-chaussée ; le reste sert de salle de réunion, de chant, de jeux divers, aux jeunes gens de la ville ; aussi la propreté est-elle absente de plus d'une pièce. Cela ne nous empêche pas de parcourir toute la maison et de voir qu'elle peut être appropriée aux besoins d'une Communauté.

Nous quittons cette maison avec l'espoir d'y revenir bientôt et rentrons à la Providence. Les Religieuses ont été pleines de bonté et de délicatesse pour nous jusqu'à la fin. La bénédiction solennelle du Saint-Sacrement devait, à 6 heures du soir seulement, clôturer la fête de leur Patronne ; la Supérieure la fait donner à 2 heures afin d'en faire profiter les deux exilées.

Dresser immédiatement notre tente est une chose qui nous tenterait bien ; il nous tarde de pouvoir dire : « Nous avons un chez nous ! » Il est si bon le morceau de pain, fût-il sec, que l'on peut manger chez soi ! Mais non, l'heure n'est pas encore venue et nous devons errer de nouveau.

♦ Retour à New-York

Nous revenons cependant vers notre « Prison » de Montréal sans trop d'appréhension. Nous y arrivons à la nuit. Les religieuses du Bon-Pasteur nous accueillent avec le plus grand dévouement. Nous serions vraiment trop heureuses si un mot de notre bonne Mère nous parvenait ; mais hélas ! rien ne nous arrive... Que devient-on là-bas ? qu'y pense-t-on de nos démarches : dois-je continuer à explorer le pays ? N'ai-je pas déjà trop entrepris ? Telles sont les questions et autres que je me pose avec anxiété.

Le 21 novembre, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, est la fête de la Rénovation des Vœux des Religieuses du Bon-Pasteur. La solennité de cette fête a un peu amorti nos tristesses et remonté notre courage. Dans l'après-midi, une Sœur tourière nous accompagne dans quelques Communautés : Maison-Mère des Sœurs de la Providence, Sœurs Grises, et la Maison-Mère des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ici, nous rencontrons cinq sœurs de Monseigneur Cloutier, toutes les cinq religieuses dans cet ordre. L'une d'elles est mourante, ce qui explique cette réunion. Elles en attendent deux autres qui sont Sœurs de la Providence. Toutes ont été heureuses de notre entrevue avec leur digne frère.

Comme on le voit, Dieu bénit visiblement nos démarches, mais il n'en est pas moins vrai que toutes me laissent personnellement anxieuse. Après force prières et réflexions, je me décide d'adresser à notre bonne Mère Générale le câblogramme suivant : « Recevez-vous lettres ? Nous, rien, inquiètes. » Le soir même, j'en reçois cette réponse : « Recevons lettres, adressons New-York ; acceptons ». C'est beaucoup assurément, et un soupir de soulagement s'échappe de ma poitrine en même temps que mon cœur murmure un fervent « Deo Gratias » ... Mais ces lettres qui renferment pour moi des instructions nécessaires sont introuvables à New-York. Les Petites Sœurs de l'Assomption ne reçoivent rien pour nous. Il faut prendre une autre décision et, après mûre réflexion, c'est de descendre à New-York, car le mot « Approuvons » me laisse supposer que nos Supérieures envoient des Sœurs passer quelque temps à Chatham, en vue de se former à l'anglais et aux méthodes. Me trouver au débarquement leur sera une agréable surprise ; enfin, bref, il faut en prendre son parti, partons !

Comme ma chère compagne est exténuée de fatigue et que, voyageant à deux, les dépenses sont doubles, je me décide à la confier aux aimables religieuses du Bon-Pasteur. Je prends seule le train pour New-York, après avoir télégraphié à nos aimables hôtes de là-bas, que je leur arriverai le lendemain matin à 7 heures.

Je suis à New-York à l'heure fixée, après une nuit de fatigue et d'angoisse. Deux Petites-Sœurs m'attendent à la gare et, en elles, je retrouve une famille. Je serais à proprement parler des

leurs, qu'elles ne pourraient me faire un meilleur accueil. Je me repose chez elle, écris à Kermaria, puis à quelques Évêques et Curés avec lesquels j'ai formé des projets de fondation. Les Sœurs s'informent dans quelques couvents et bureaux de poste s'il ne se trouve pas de messages à mon adresse, et, invariablement, le fameux « no » est la réponse obtenue.

C'est alors que je suis tentée de repasser l'Océan, mais sur un conseil d'un Père de l'Assomption, j'abandonne cette idée et télégraphie à notre bonne Mère mon arrivée à New-York et la proposition faite d'un Noviciat aux Trois-Rivières. Je reçois bientôt la réponse suivante : « Onze Sœurs sur l'océan ; Noviciat Trois-Rivières accepté ; réglez fondations ». Quiconque a quelque peu compris mes cruelles incertitudes depuis quelques semaines comprendra facilement la paix où me jettent les paroles maternelles. Désormais, je reste calme, je prie et remercie le bon Dieu qui mène, pour ainsi dire, les choses à mon insu. Après tout, je ne suis que son vil et indigne instrument.

Pendant mon séjour chez les Petites-Sœurs, j'ai été l'heureux témoin de bien des choses édifiantes. Le 25 novembre, fête de sainte Catherine, la bonne Mère Supérieure apprenant que c'est la fête de notre Congrégation a voulu que je la passe non seulement en union de prières avec nos Sœurs de France, mais elle a donné un joyeux « Deo Gratias » à table et prolongé les récréations. Il va de soi que je suis absolument des leurs, prenant part à tous leurs exercices de Communauté.

Le 27 novembre est appelé, à New-York, la fête de l'Action de Grâces ; tous les cultes la célèbrent par la suspension des travaux. Il est de tradition que, dans chaque famille, il y ait une dinde rôtie. Les riches en offrent aux pauvres. Mes bienfaitrices en ont tant reçu, qu'elles en portent, en cachette, à leurs enfants, les chers pauvres des mansardes.

Leur petite chapelle est aussi, bien souvent, le témoin des conquêtes de la grâce. J'y ai vu le mariage de deux époux unis civilement depuis longtemps, puis le baptême de leur petit enfant ; la conversion de deux hommes qui, chaque soir, venaient s'instruire de leur religion ; le retour à Dieu d'un ménage négligent. Depuis douze ans, ni l'un ni l'autre ne s'étaient approchés des Sacrements, et deux de leurs enfants étaient sans baptême. Les Sœurs m'ont

invitée à choisir le nom de la petite fille. On l'a nommée Mathilde. Puisse la petite sainte Mathilde de Nédonchel, protéger sa filleule !

J'ai fait quelques sorties en ville avec les Sœurs dont la piété, la charité et le dévouement m'édifient. Le temps est mauvais, les brumes et les tempêtes doivent retarder la marche de la « Lorraine » qui envoie vers nous les chères « désirées ». L'attente est longue, mais la certitude que bientôt je vais voir nos Sœurs, dissipe les ennuis. Dans une course faite en ville, en compagnie d'une Petite-Sœur, j'ai trouvé une nouvelle attention de la Providence dans l'offre d'un jeune monsieur, de payer trois voitures pour conduire du port, à notre maison hospitalière, les chères Sœurs que j'attends. Que Dieu bénisse ce charitable jeune homme !

♦ Accueil fraternel aux exilées

Enfin, le 6 décembre va mettre le comble à mes désirs, du moins pour le moment. A 3 heures de l'après-midi, deux Petites-Sœurs de l'Assomption m'accompagnent au port. La « Lorraine » s'approche majestueusement. Je ne tarde pas à distinguer les coiffes blanches de nos chères Sœurs si désirées ; leur surprise est grande d'apercevoir une des leurs qu'elles ne s'attendaient pas à rencontrer à New-York. Il est plus facile de sentir que de décrire les sentiments qui animent et les cœurs des arrivantes et celui de celle qui les attend. Dieu soit béni ! Tel est le cri qui s'échappe de toutes nos lèvres quand il nous est donné de nous embrasser. Après les premiers moments d'émotion, je m'enquiers des nouvelles de France, de notre Révérende Mère, des Mères Conseillères, de notre vénéré Père Supérieur. Grâce à nos aimables compagnes, la visite à la douane est rapide ; les voitures de notre charitable Monsieur sont là pour nous conduire à la maison hospitalière des Petites-Sœurs.

Notre première visite est pour Jésus-Hostie qui a protégé les voyageuses de tout accident, béni et soutenu mes pas et mon faible courage. Par une délicatesse exquise, toute la Communauté des Sœurs de l'Assomption se trouvait au pied de l'autel, mêlant sa voix à la nôtre, dans une fervente hymne d'action de grâces.

Pour procurer des lits aux onze arrivantes, les chères Sœurs doivent se gêner beaucoup, mais on ne le dirait pas à l'air de bon-

heur qui épanouit leur visage et à leurs paroles de bienvenue si cordiales, si fraternelles.

Le lendemain, dimanche, quelle joie pour toutes de se retrouver à la chapelle, d'y communier. Il y avait si longtemps que les chères voyageuses jeûnaient de messe et de Jésus-Hostie. Le soir, nous nous retrouvons en pleine patrie, dans une conférence faite à la Communauté, par le R. Père Laity, originaire d'Auray. En quelques phrases émues, il souhaite la bienvenue à nos chères Sœurs et appelle toutes les bénédictions du ciel sur les missions qu'elles auront à remplir.

La fête de l'Immaculée-Conception s'est passée pieusement dans cette chère maison. Puis, ayant remercié nos bienfaitrices, nous les quittons à 6 heures du soir, édifiées du double parfum de piété et de charité dont elles nous ont donné tant de preuves. Que le Bon Dieu les bénisse ainsi que leurs œuvres !

Le lendemain, nous sommes à Montréal. Sœur Marie Sainte-Zénaïde nous attendait à la gare et grande fut sa joie de me revoir avec mon aimable et pieuse compagne. Sous la direction d'une Sœur tourière du Bon-Pasteur, nous prenons le chemin de la « douce Prison ». On dit quelquefois : « Triste comme une porte de prison ». Ici, ce n'est pas le cas, nous entrons sans crainte, car nous savons que derrière les grilles nous attendent des visages et des cœurs amis.

La Révérende Mère Supérieure, Mère Marie de Saint-Thomas de Villeneuve, son assistante, Mère Marie de la Salette, et toutes les Sœurs déploient leur charité et leur amabilité pour nous réjouir le cœur et reposer de leurs fatigues les pauvres voyageuses. Sœur Marie-Euthalie du S.-C. et Sœur Marie-Alfred du S.-C. doivent même prendre le lit, les autres visitent l'établissement et pendant ce temps j'organise un premier départ pour le Nord-Ouest. Sœurs Marie Saint-Lin, Marie Saint-Isaïe, Marie-Adélie de Jésus nous quittent pour Calgary ; Sœur Marie Saint-Gaétan rejoint nos Sœurs à l'évêché de Saint-Albert.

Comme nos chères souffrantes ne sont pas encore en état de voyager pour Chatham, je les laisse aux soins de nos aimables bienfaitrices et pousse, avec ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde, une seconde visite aux Trois-Rivières. Monseigneur Cloutier apprend

avec bonheur que nos Supérieures de France adhèrent aux projets qu'on leur a soumis.

De retour à Montréal, j'ai la consolation de retrouver sur pied nos Sœurs malades ; j'organise alors le départ pour Chatham. Sœurs Marie Saint-Bertin, Marie Saint-Sylvain et Marie Sainte-Bérénice sont désignées pour l'évêché de Monseigneur Barry ; Sœurs Marie-Euthalie du S.-C., Marie-Alfred du S.-C. et Marie-Thérèse de Jésus doivent se rendre chez les Sœurs de l'Hôtel-Dieu afin de s'initier aux méthodes d'enseignement. En retour, elles donnent aux religieuses des leçons de français et autres. Ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde qui connaît déjà le pays, leur sert d'ange conducteur.

Il ne me reste plus que ma Sœur Saint-Patern-Marie, destinée à la future fondation d'Arichat. Je profite de ces jours de repos pour correspondre avec notre Révérende Mère et avec les fondateurs de nos missions futures. Je visite le R. P. Quénan, ancien Curé de Sydney, retiré à Montréal, et qui s'intéresse, comme je l'ai déjà dit, à l'établissement d'un orphelinat dans son ancienne paroisse.

Les Sœurs du Bon-Pasteur nous font la gracieuseté de nous conduire visiter leurs diverses Communautés de Montréal. Ces visites ont pour nous un but réellement pratique ; nous prenons contact avec les programmes, les méthodes, les usages et les mœurs bien différentes des maisons d'éducation de chez nous. Et les Religieuses s'ingénient, avec une charité sans égale, à nous renseigner, à nous instruire.

♦ Nous avons un chez nous

La réponse du Révérend Père Gallant, Curé d'Arichat, m'arrive enfin ! Lui et ses paroissiens nous attendent impatiemment. Le 22 décembre, à midi, nous quittons notre hospitalière maison pour nous diriger vers la Nouvelle-Écosse. Le Révérend Père Le Blanc, heureux pour ses compatriotes d'Arichat, où il a encore sa vénérée mère, nous y accompagne.

Après un heureux voyage et une nuit passée au port de Mulgrave, nous prenons, à dix heures, le bateau à vapeur et abordons à Arichat vers trois heures de l'après-midi. C'est la veille de Noël,

et nous rapprochons un peu notre situation de celle de saint Joseph et de Marie cherchant un abri pour l'Enfant-Dieu, à Bethléem. Mais ici, on ne nous rebute pas. Nous arrivons au milieu d'une population aussi chrétienne que sympathique et généreuse, tout empressée d'avoir des religieuses pour l'instruction de ses enfants.

Le digne Curé nous attend au port avec des voitures, et, dans quelques minutes, nous sommes au presbytère. On nous y donne une chambre qui doit nous servir de Communauté pendant une dizaine de jours. Quelques dames sont venues nous souhaiter la bienvenue et nous offrir leur concours. Elles nous tiennent compagnie jusqu'à l'heure de la messe de Minuit que nous entendons pour la première fois au Canada. L'église brillamment illuminée est comble, le recueillement profond, les chants très beaux. Tout nous fait penser à notre cher pays de France, à notre bien-aimé Kermaria.

A la grand'messe du jour, chantée par le Révérend Père Le-Blanc, le Révérend Père Gallant, Curé, monte en chaire et fait près de ses paroissiens, un appel généreux en notre faveur. Dans l'après-midi, avant et après les Vêpres, plusieurs bonnes dames nous honorent de leur visite. Elles mettent en commun leurs lumières et leurs industries pour tout organiser de manière à garnir le couvent le plus vite possible du strict nécessaire et pour nous y installer au plus tôt.

Le lendemain, 26, visite au couvent, de la cave aux mansardes. C'est une immense maison à trois étages, bien éclairée par de larges fenêtres de tous les côtés. Grands vestibules, vastes appartements, magnifique chapelle surtout, pourvue encore de son autel et de beaux bancs, mais le reste est dans un état de délabrement.

Le dimanche, 28, au prône de la grand'messe, le Révérend Père Gallant prie tout le monde, hommes et femmes, de se réunir à deux heures, dans la grande salle du couvent. Il renouvelle l'appel pressant de nous venir en aide. Moi-même, je dois y prendre la parole, chose qui me coûte fort, bien que la bonté et la simplicité de ces braves gens soient de nature à mettre à l'aise les plus timides. Le récit de nos persécutions en France semble surtout toucher beaucoup.

Les jours suivants nous montrent que l'appel à la charité n'a pas été vain. De bon matin, des hommes de tout corps de métier,

munis d'outils, se dirigent vers le couvent pour y travailler aux planchers, cloisons, fenêtres, fournaies et calorifères. Ma Sœur et moi ne cessons d'admirer tant de dévouement et de remercier le Ciel de nous faire ainsi terminer, dans l'action de grâces, l'année 1902 qui a été si troublée pour nous.

Le premier janvier est une fête d'obligation au Canada. Nous essayons de la passer dans la ferveur à l'imitation de la population chrétienne qui nous édifie par son assistance et son recueillement aux offices. A part quelques visites de dames venues inscrire leurs enfants pour l'école, nous avons été tranquilles et recueillies.

Après le travail des hommes au couvent, ce fut le tour des « créatures », (c'est sous ce nom que l'on désigne ici les femmes). Le 2 janvier, dames et demoiselles arrivent munies d'aiguilles, de ciseaux. Les plus riches apportent, en outre, celle-ci une pièce de coutil pour matelas, des sacs de laine pour les remplir, celle-là une pièce de calicot pour draps et taies d'oreillers. Notre maison ressemble bientôt à un magasin. C'est par charretées que nous arrivent objets de literie et de lingerie, lits, tables, chaises, articles de cuisine, de la vaisselle, charbon et bois de chauffage. L'argent même nous vient sur les ailes de la Providence.

Pendant quatre ou cinq jours, notre vie se passe à recevoir et à remercier. Dames et demoiselles travaillent dans une pièce d'en haut ; elles cardent la laine, cousent à la machine, fabriquent les matelas. Quelle consolation pour notre bonne Mère Générale et nos autres Supérieures si elles pouvaient être témoins de ce que nous voyons !

Pour le 5 janvier au soir, nous pouvons transporter nos pénates du presbytère au Couvent. Qu'elle fut douce la réalisation de ce rêve si caressé depuis trois mois : avoir un « chez soi », un pied-à-terre. Le Bon Dieu ne voulait pas que nous y entrions seules ; nous y recevons trois anciennes dames en qualité de pensionnaires, entr'autres, la vénérée mère du Révérend Père Le Blanc, âgée de 90 ans sonnés et dont les ancêtres sont natifs de l'île de Groix. Ainsi nous est donnée, dès le premier jour, l'occasion de pratiquer le dévouement.

Sœur Marie-Alfred du S.-C., rappelée de Chatham, nous arrive le 6. Ce jour-là, pour la première fois, nous avons à l'église

la surveillance des enfants et, en chaire, le Révérend Père Gallant, annonce l'ouverture des classes pour le lendemain.

Le 7, un mercredi, jour consacré à saint Joseph, nous apporte plus d'une joie. Bénédiction de la chapelle ; puis le Révérend Père Le Blanc y célèbre la messe et grand est notre bonheur de voir qu'on nous laisse la Sainte-Réserve en permanence. Désormais, sans sortir de chez nous, nous pourrons venir aux pieds de Jésus-Hostie, déposer nos craintes, nos joies, nos espérances, nos actions de grâces.

De bonne heure, malgré une affreuse tempête, les enfants, conduits par leurs parents, reprennent le chemin du couvent. On les divise en deux classes. L'une est confiée à ma Sœur Marie-Alfred du S.-C., l'autre à Mademoiselle Martel qui enseignait jusque-là à l'académie d'Arichat. Une autre bonne jeune fille, payée par le Révérend Père Gallant, remplit l'office de Sœur converse en attendant qu'il en arrive une. Dès le second jour, nous comptons cinquante élèves dont quelques internes. Que Dieu soit béni !

♦ Un voyage mouvementé

J'aurais volontiers dressé ma tente à Arichat, mais sur les instances du Révérend Père Le Blanc, et surtout, sur les conseils de Monseigneur Cameron, Évêque d'Antigonish, j'entreprends, non sans appréhension, le voyage de Chéticamp. A onze heures, je me sépare de nos chères Sœurs et descends au quai afin de reprendre le bateau pour le port de Mulgrave. A Mulgrave, le Révérend Père Le Blanc et moi empruntons, à la tombée de la nuit, la ligne du chemin de fer dite « d'Inverness » dont la station terminus nous laisse encore à quarante-huit milles de Chéticamp.

Ici, un accident faillit me coûter la vie : le train arrive à cinq heures du soir à Broad-Crove. Un seul traîneau à une seule place se trouve à la gare. Pour ne pas me laisser seule, le Père Le Blanc me confie au conducteur, lui recommande de me conduire à l'hôtel et de revenir le prendre ensuite. Le cocher essaye de bien remplir sa commission, mais, par malheur, pas de place à l'hôtel. Son embarras est visible, le mien encore plus. Où aller à cette heure tardive, au cœur de l'hiver, en pays inconnu où l'on ne parle qu'anglais ? Tout à coup, à un tournant du chemin, le cheval fait un

mouvement brusque, se jette dans un précipice où il entraîne : cocher, voyageuse, véhicule. Je crois y trouver mon tombeau, car le ravin est plein de neige où je me sens comme enseveli. Je fais cependant tous mes efforts pour en sortir et suis assez heureuse pour saisir des souches d'arbres qui m'aident à remonter pendant que l'attelage et le cocher se débattent toujours dans le fond. Nous sortons cependant sans blessure de ce mauvais pas, mais je ne veux pas continuer plus longtemps la recherche d'un hôtel hospitalier et vais demander un petit coin dans une pauvre maison située près du ravin.

On m'y accueille charitablement. Les braves gens font tout leur possible pour me réchauffer, car je suis à moitié gelée. On me prépare aussi un lit bien propre, tout cela en silence, car personne dans la maison ne parle français. Remerciant la Providence de m'avoir arrachée saine et sauve au péril et fait trouver un abri hospitalier, je peux me reposer et réparer un peu mes forces. Le lendemain matin, je distribue quelques médailles à une dizaine d'enfants qui me semblent être la principale richesse de ces braves gens et leur offre quelque chose pour les soins qu'ils m'ont donnés. Les rôles changent. Je suis moi-même l'objet de leurs remerciements et dois accepter une aumône de 5 francs. Vers dix heures seulement, le Révérend Père Le Blanc réussit enfin à découvrir ma retraite. Mais où trouver une voiture pour nous conduire à Chéticamp ? La neige est très épaisse et la route n'est pas tracée. Enfin, deux forts coursiers sont attelés à un traîneau et nous nous lançons dans de nouvelles difficultés. Les chevaux s'enfoncent jusqu'au poitrail dans la neige des chemins qui ne sont pas battus. Par endroits, de grands sapins, dont les branches s'entrelacent sur la route, déversent sur nous d'énormes avalanches de neige et nous ensevelissent pour ainsi dire dans notre traîneau. Au soir de ce jour, 10 janvier, nous arrivons au village de South-West-Margaree et notre conducteur nous avoue ne pouvoir nous mener plus loin. Il fait un temps horrible, une tempête de neige. Le bon Curé, le Père X..., un Écossais, nous offre une paternelle hospitalité pendant trois jours que dure la tempête. Enfin, le 13, la tempête calmée, le digne Curé nous fait conduire, par son domestique et son propre attelage, à la paroisse voisine distante de plusieurs lieues. La route se fait sans accident désagréable, mais non sans froid et sans fatigue.

Au presbytère de Margaree, où nous arrivons à la tombée de la nuit, le Révérend Père Monbourquette, Curé, nous accueille avec beaucoup de charité. La tante de Monsieur le Curé est pour moi une vraie mère. Elle craint que je ne gèle et m'entoure d'un grand châle qui ne m'est pas de trop pour la longue route qui me reste encore à parcourir. Nous y restons un jour et une nuit à cause de la tempête qui souffle de nouveau avec violence.

Après cette halte hospitalière, nous reprenons notre route jusqu'à la paroisse Saint-Joseph, dite paroisse du Moine. Le Curé, le Révérend Père Richard, nous reçoit avec bonté et se réjouit d'apprendre que nos Sœurs sont installées à Arichat, son pays natal. La sœur de Monsieur le Curé me comble d'attentions et de prévenances pour me réconforter et me faire oublier les fatigues et les peines du voyage. La tempête continuant à faire rage, je dois prolonger mon séjour dans cette maison. J'occupe les heures de ce repos forcé à réparer le linge et les ornements d'autel bien endommagés. Enfin, nous filons droit sur Chéticamp et atteignons la dernière étape de notre route. De loin, j'aperçois la majestueuse église, je remercie Notre-Seigneur d'avoir béni mon voyage et Lui demande de me continuer sa protection.

Le Révérend Père Fiset, Curé, était déjà en pourparlers avec une Congrégation canadienne, mais ils ne pouvaient tomber d'accord. Je visite le beau et grand couvent entièrement terminé et qui n'attend plus que des occupantes. Je passe à Chéticamp toute une journée, et cependant je dois me résigner à partir sans avoir rien conclu pour l'entrée de nos Sœurs dans cette paroisse. Voilà quel a été, en apparence, le fruit de ce pénible et long voyage de Chéticamp.

Le retour s'effectue avec autant de peine et de périls. Heureusement que je trouve sur mon chemin les mêmes stations providentielles qu'à l'aller. Il faut repasser par le fameux Broad-Crove. J'y séjourne une nuit, cette fois, dans un hôtel protestant. Une seule des femmes de service est catholique. Ordre lui est donné d'avoir soin de la religieuse, afin que rien ne manque. En effet, rien ne m'a manqué et on n'a voulu rien accepter.

Le départ, le matin, pour la gare ne se fait pas sans incident. Dans la nuit, il y a eu tour à tour du dégel et de la glace. Aussi hésite-t-on à atteler le cheval pour nous conduire. A un moment,

le pauvre animal s'enfonce dans la neige à moitié fondue et légèrement glacée à la surface. Il s'y enfonce tellement que le cocher doit appeler des hommes à son aide afin de retirer l'animal de ce mauvais pas. Le Révérend Père Le Blanc et moi, nous nous sauvons comme nous pouvons : c'est avec peine que j'atteins une hauteur où la marche est possible. Dans le train, je puis me sécher un peu, car, comme on le devine, j'étais trempée.

A Mulgrave, je me sépare de mon vénérable conducteur qui se rend à Arichat. Je continue jusqu'à Antigonish où je désire parler à l'Évêque de mon voyage à Chéticamp. Monseigneur paraît peiné du peu de succès de mes démarches ; il m'exhorte cependant à ne pas me décourager. Il me fait voir tout le bien que ferait à Chéticamp une fondation de religieuses et m'exprime ses vœux à cette fin.

♦ Rencontre providentielle

Je reprends alors ma compagne de voyage, la chère Sœur Marie Sainte-Zénaïde et toutes deux nous partons pour Trois-Rivières, qui doit désormais devenir notre principal « chez nous ». Sur la route, je visite le Révérend Père Varrely qui attend des Sœurs à Bathurst, puis le Révérend Père Boucher très activement occupé des matériaux pour la construction du couvent de Dalhousie. Il désire avoir des religieuses le premier mai, et nous sommes au 28 janvier.

Le 30, nous arrivons aux Trois-Rivières. Les Religieuses de la Providence nous ouvrent de nouveau gracieusement les bras. Après un peu de repos, toutes deux allons rendre visite à Monseigneur Cloutier. Dans cette entrevue, Monseigneur témoigne le désir de recevoir, dès maintenant, un groupe de religieuses. Ainsi quelques fondations pourraient s'ouvrir, en août prochain, dans le diocèse.

Pour le moment, nous nous occupons de l'appropriation de notre future demeure. Notre rêve est d'y fixer notre séjour le plus tôt possible.

Mais la Providence me veut encore sur le chemin. Une lettre de notre Révérende Mère m'annonce l'arrivée, à Halifax, d'un groupe de Sœurs à destination d'Arichat et de Bathurst. Mon

devoir est de me rendre au devant d'elles. Je confie de nouveau ma bonne et dévouée compagne aux Sœurs de la Providence ; la Supérieure me promet d'en prendre bien soin. Tranquille de ce côté, me voici de nouveau en route pour Halifax. J'y trouve une affectueuse hospitalité au monastère des Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers qui ont ici, comme à Montréal, la garde des femmes détenues.

Après deux jours, j'apprends que, par suite des tempêtes, l'arrivée des transatlantiques est signalée avec un fort retard. Alors, sur un appel pressant du Père Recteur du Collège de Charlottetown (Ile-du-Prince-Édouard) et recommandant à la Mère Supérieure ma petite colonie attendue, je demande à cette bonne Mère une de ses Sœurs tourières pour m'accompagner dans cette sortie. Elle condescend à ma requête et me donne Sœur Marie du Sacré-Cœur qui connaît les chemins et la langue du pays. A Pictou, où je dois attendre le bateau pour Georgetown, je reçois une aimable hospitalité à la Communauté des Sœurs de la Congrégation. Le lendemain, par suite d'une commission mal faite, nous manquons le bateau : déception heureuse, car nous apprenons plus tard que ce même bateau est resté trois semaines dans les glaces. Un second, que j'hésite à prendre devant les craintes du capitaine et de l'équipage, aura le même sort. Je renonce alors à mon voyage et reviens à Halifax. J'y croyais trouver nos chères voyageuses. Mais hélas ! pas de « Filles de Jésus ». Chaque jour, quelques paquebots européens amènent au port des voyageurs, voire même des religieuses, mais pas de « Filles de Jésus ». Je télégraphie à Liverpool pour demander si quelque bateau en aurait à bord. Pour toute réponse, je reçois un « no » catégorique. Je quitte alors mes charitables hospitalières en dépit de leurs instances pour me retenir, fort inquiète au sujet de mes chères Sœurs, et reprends la route des Trois-Rivières. J'en étais là, recommandant à Dieu mes poignantes inquiétudes quand, vers dix heures du soir, à la gare de Moncton, toute une phalange de « Filles de Jésus » monte dans le train où je me trouve. Dire notre surprise, notre joie, est chose impossible ! Les premiers moments d'émotion passés, nous remercions le Bon Dieu de cette rencontre aussi heureuse qu'inattendue et oublions les angoisses précédentes. Nos voyageuses, au lieu de débarquer à Halifax, avaient continué, sans s'en apercevoir, jusqu'à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick ; mésaventure qui nous causa à toutes tant de soucis !

Enfin, je me dirige vers Chatham, avec un mot de recommandation pour la Supérieure de l'Hôtel-Dieu et des obédiences pour les nouvelles arrivées. Sœurs Marie Sainte-Firmine et Marie-Angélique à Arichat ; Sœurs Marie-Laurence, Marie Saint-Ruffin et Sainte-Rose-Marie à Bathurst. Je garde momentanément ma Sœur Marie-Léocadie de Saint-Joseph pour m'accompagner aux Trois-Rivières. A la Rivière-du-Loup, voyant ma nouvelle compagne exténuée de fatigue, je la confie aux Sœurs de la Providence et me dirige seule vers Notre-Dame du Lac. Monsieur le Curé m'attend pour la conclusion des conditions à établir. Le couvent est bien avancé, et Monsieur le Curé désire les Sœurs dans le courant de mai.

Je rejoins alors ma Sœur Marie-Léocadie de Saint-Joseph à la Rivière-du-Loup. Le repos lui a fait grand bien et toutes deux continuons sur Trois-Rivières. L'hôpital est encore notre asile pour quelques jours, puis grâce au travail de ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde, secondée par les dévouées Sœurs de la Providence et notamment Sœur Saint-Cyprien, nous pouvons, le 24 février, après avoir remercié nos chères bienfaitrices, prendre définitivement la direction de notre demeure, 96, rue Notre-Dame. Qui dira notre bonheur ?

♦ Nos débuts aux Trois-Rivières

Nous sommes au cœur de l'hiver, très rude cette année. La maison qui nous reçoit est nue, vide : une couchette pour chacune, un poêle de cuisine, quelques pauvres ustensiles, une table, quelques chaises composent tout notre ménage. Il ne nous en faut pas davantage pour nous trouver heureuses. Et surtout, nous avons le bonheur de pouvoir suivre la vie de Communauté dont nous n'avions pas goûté la douceur depuis le 8 octobre 1902, ma Sœur Marie Sainte-Zénaïde et moi. Le lever à cinq heures, la prière, la méditation, la sainte Messe que nous allons entendre à l'église de l'Immaculée-Conception, le déjeuner, les emplois, etc... occupent toute la matinée et l'après-midi voit se dérouler tous nos autres exercices réguliers. Un petit incident trouvera peut-être place ici. Lorsque nous avons pris possession de la maison, on nous remit deux passes ou clefs pour la porte principale qui ferme sans l'aide d'aucune clef, mais en exige une pour s'ouvrir. Un matin, nous partons pour la Messe oubliant les deux clefs dans les

poches de tablier. A notre retour, nous voilà devant la porte close : aucun moyen de l'ouvrir. Une voisine charitable nous conduit chez un forgeron qui se fait un plaisir de nous tirer d'embarras.

L'hiver est rude et la maison est fort glaciale. Dans la ville, ceux qui s'intéressent à nous et connaissent notre sort se disent entre eux : « Ces trois pauvres petites Sœurs françaises vont se faire geler à coup sûr ». Mais il n'en est rien. Nous avons acheté au bedeau, ancien locataire de notre demeure, le reste de sa provision de bois : débris de caisses et de planches. Mais il faut les



Maison Provinciale des Filles de Jésus, Trois-Rivières.

raccourcir avant de les introduire dans nos petits poêles. Un ouvrier que nous avons loué un jour, réclame sept francs cinquante de salaire. Impossible de continuer de l'employer. Notre bourse commence à s'aplatir. Il faut nous tirer d'affaire autrement. Une fouille à la cave nous procure une scie ; quelques grosses pierres, un chevalet, et toutes trois, à tour de rôle, scions et fendons notre provision de bois. Ma Sœur Marie-Léocadie de Saint-Joseph, pour dire toute la vérité, remporte le premier prix dans les divers travaux d'organisation. Quelques voisins charitables nous apportent des seaux de charbon et le bedeau, envoyé par le Révérend Monsieur Lamothe, desservant de l'église paroissiale, vient même accommoder notre « fournaise », comme on l'appelle au pays.

Nos bons voisins ne songent pas seulement au combustible. Des comestibles de tous genres arrivent, de temps en temps, par des mains inconnues. Monseigneur Cloutier, notre bon Évêque, Monsieur Denoncourt, Monsieur Lamothe viennent nous encourager dans notre vie de prières et de travail incessant. Ne faut-il pas se hâter de tout préparer pour recevoir nos chères arrivantes ?

Le 1er mars et chaque jour du mois, nous faisons le mois de saint Joseph, aux pieds de la minuscule statue de notre bon Père. Nous lui offrons notre tribut de prières et même de chants. Ah ! l'harmonieux chant ! Mais tel quel, il plaît à saint Joseph qui nous apporte bien des joies et des consolations en son mois béni.



Le Jardin de l'Enfance, Trois-Rivières.

Dans une de ses visites, Monseigneur nous entretient d'un projet d'école, ici même, d'un « Jardin de l'Enfance » pour les petits garçons. Sa Grandeur nous présente cette œuvre comme très utile à la ville en même temps que très avantageuse à la Communauté.

Notre maison à peu près nettoyée et aménagée, Monseigneur délègue Monsieur Denoncourt pour bénir notre Communauté. La cérémonie ne peut être plus modeste : des trois Sœurs, l'une ouvre et ferme les portes, la deuxième tient le cierge béni et la troisième l'eau bénite. Cette bénédiction, toutefois, portera bien ses fruits, car quelques jours plus tard, un télégramme de Saint-

Jean, Nouveau-Brunswick, nous annonce l'arrivée de vingt et une compagnes.

Je laisse à la maison mes deux chères auxiliaires et me rends à Québec à la rencontre du groupe tant désiré. Je le rejoins à Lévis et grandes et douces sont les émotions éprouvées de part et d'autre. Des larmes et le silence les traduisent seulement, car ces choses se sentent et ne s'expriment pas.

Nos chères arrivantes ont rencontré un Révérend Père Jésusite qui les pilote et m'aide beaucoup dans la traversée de Lévis à Québec comme dans la montée de la ville pour nous rendre au Monastère des Ursulines. Celles-ci, autorisées par Monseigneur Bégin, nous ouvrent tout grands leurs cœurs, leurs bras, leurs grilles. Quelles heures délicieuses passées dans le cloître de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation: actions de grâces ferventes chantées à la chapelle intérieure du Monastère, repas en commun pris au réfectoire, visite au tombeau qui renferme les restes de la Vénérable Fondatrice. Qu'il est touchant de voir le mélange fraternel d'Ursulines et de Filles de Jésus !

Après un réconfortant accueil, nous quittons le Monastère et quelques heures plus tard, c'était Trois-Rivières, la Communauté des Filles de Jésus... Bien bon est le baiser que nous échangeons alors, bien bon ce souper qui nous attend, bien bon le sommeil que chacune goûte sur sa couchette canadienne ! Merci à saint Joseph de nous avoir envoyé nos chères Sœurs juste à la clôture de son mois béni. Voici les noms de ces religieuses qui, comme leurs devancières, n'ont pas hésité à abandonner leur patrie, toujours chère au cœur, pour se dévouer sur une terre étrangère : Sœurs Marie du Saint-Sépulcre, Marie-Joseph de la Croix, Marie-Arthur de Jésus, Marie-Angéline, Marie du Saint-Sacrement, Marie-Théodore, Marie-Louise de Jésus, Marie-Ermélinde, Marie-Imelda, Marie Saint-Mélec, Marie Saint-Avit, Marie Saint-Expédit, Marie-Théotime, Marie-Félixine, Marie Sainte-Yolande, Marie-Scholastique, Saint-Camille-Marie, Marie Saint-Luc, Marie du Carmel, Marie Saint-Narcisse et Marie Saint-Rieul.

Le lendemain, 1er avril, à sept heures, nous nous rendons à l'église paroissiale pour y assister à la Messe dite en action de grâces. Dans l'après-midi, Sa Grandeur Monseigneur Cloutier vient bénir ses nouvelles Filles et leur apporter ses encouragements

et ses souhaits de bienvenue. Deux jours plus tard, en la fête de la Compassion de Marie, notre bon Évêque célèbre la Messe dans notre petite chapelle et nous donne une touchante allocution. Sur notre demande, le Saint-Sacrement est exposé jusqu'à six heures et demie du soir. Notre-Seigneur prend possession de son humble Tabernacle. Désormais, nous aurons la Messe chaque jour, car un Aumônier nous est donné en la personne de Monsieur Dusablon. La Communauté est constituée avec, pour Supérieure, la digne et chère Sœur Marie du Saint-Sépulcre. DEO GRATIAS ! Le dimanche suivant, jour des Rameaux, dans toutes les églises du diocèse, on donne lecture de la lettre circulaire de Monseigneur Cloutier annonçant notre introduction dans son diocèse.

♦ Gâteries de la Providence

Ici, aux Trois-Rivières, tout le monde s'intéresse aux Sœurs françaises et s'ingénie pour leur venir en aide et adoucir leur exil.

Notre bon Évêque, Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, nous fait de fréquentes et paternelles visites. Il craint que l'ennui et les regrets de la patrie ne s'emparent de nous. Sa Grandeur nous donne des conférences ; bien plus, il pousse la bonté jusqu'à assister à nos récréations. Il les veut bien joyeuses et il est lui-même le premier à donner le signal d'une franche et bonne gaieté.

Les bonnes familles de la ville s'intéressent aussi à notre sort. Elles craignent que le nécessaire ne nous manque. « Comment font-elles les pauvres Sœurs pour vivre là en si grand nombre ? De combien de choses doivent-elles être privées ? » Ces réflexions ne sont pas stériles. De la compassion, les Trifluviens passent à la générosité. Il n'y a guère de jour où nous ne recevions des secours en argent ou en nature. Ce sont des denrées de toutes sortes : pain, viande, beurre, bois, charbon, ou encore des friandises : caisses de gâteaux et de fruits toujours délicatement offerts. Le présent est quelquefois accompagné d'une simple carte qui n'indique pas le nom du donateur, mais porte une légende de ce genre : « A nos chères petites Sœurs françaises, aux petites Paimpolaises ». Le barde breton, Théodore Botrel, ayant passé dans la ville à cette époque, quelques-uns s'emparent de son nom et la Providence nous arrive sous le couvert de « Théodore Botrel » à ses compatriotes ». Une autre fois, c'est un lot de belles truites (autant

que nous étions de Sœurs) avec l'énigme : « Elles ne sont pas de Penmarc'h ».

Les Religieuses de la ville n'ont pas voulu céder à la population en amabilité et en générosité. Les Mères Ursulines ont voulu nous avoir une journée tout à elles, comme elles disent. Avec l'assentiment de Monseigneur, elles nous ont ouvert leurs grilles et nous avons été des leurs de huit heures du matin à six heures du soir. Rien de plus touchant que notre entrée au monastère. A notre arrivée à leur salle commune où toutes les Religieuses sont



École Ménagère et Pensionnat, Cap-de-la-Madeleine.

réunies, elles entonnent l'ECCE QUAM BONUM qui se continue pendant que l'on se donne le baiser fraternel. Puis Ursulines et Filles de Jésus se mélangent comme de vraies Sœurs. Les religieuses nous font visiter leur monastère et ses dépendances, nous admettent à leur table, à leurs exercices spirituels. Le dimanche suivant, dans l'après-midi, les élèves nous donnent une séance littéraire avec ballets et chants de bienvenue.

Les Religieuses du Précieux-Sang, cloîtrées elles aussi et vouées à la prière et à la pénitence, nous ont fait le même honneur de visiter l'intérieur de leur monastère.

Nous recevons, en outre, une invitation à laquelle nous avons hâte de répondre. La sainte Vierge, spécialement honorée au Cap-

de-la-Madeleine, sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire, nous attend. Le 18 de chaque mois, on fait des prières spéciales en son sanctuaire. C'est ce jour que nous choisissons pour notre pèlerinage. Monsieur l'abbé Dusablon nous y accompagne. Il célèbre la Messe à laquelle toutes nous communions. La cérémonie a lieu non dans le sanctuaire qui n'est pas encore ouvert, mais dans la sacristie de l'église paroissiale qui est comme une seconde chapelle. Chacune y prie de son mieux et implore la bénédiction de Marie sur nos œuvres naissantes et sur celles que nous avons eu la douleur de voir disparaître, là-bas, chez nous.

PREMIÈRES FONDATIONS

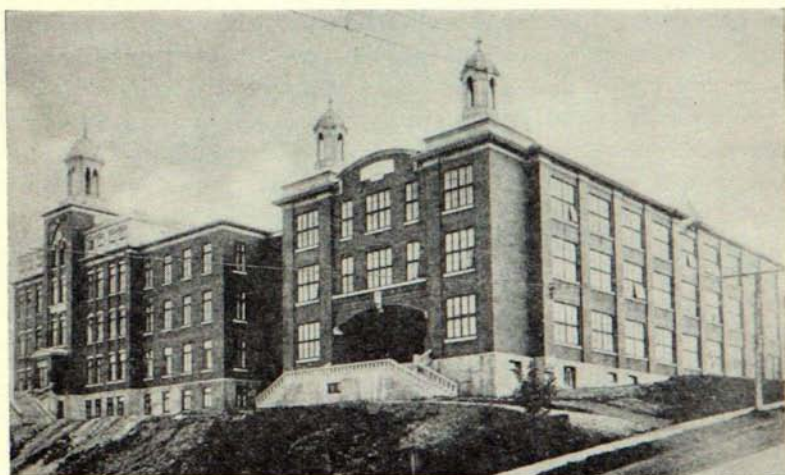
♦ Dalhousie, Notre-Dame du Lac

Le 28 janvier, le bon Curé de Dalhousie m'avait dit, lors de mon passage chez lui : « Notez que je demande mes Sœurs pour le 1er mai, pour ouvrir le mois de Marie ». Donc le 28 avril au matin, après la Messe de Communauté, je procède à la première cérémonie de départ pour une fondation, en notre petite chapelle des Trois-Rivières. Comme à Kermaria, nos Sœurs partantes ayant des cierges allumés à la main restent agenouillées à la balustrade pendant la bénédiction du Saint-Sacrement. Ce sont : Sœurs Marie-Arthur de Jésus, Marie-Théodore, Marie-Théotime et Marie Sainte-Bertilde.

Nous quittons Trois-Rivières à midi, et sommes à Dalhousie le lendemain seulement, vers cinq heures du matin. Des voitures nous attendent à la descente du train. Elles nous conduisent à la cure, puis à l'église où nous avons le bonheur d'assister à la Messe et de communier. Point de maison encore pour nous recevoir, mais on approprie et divise la vieille église en appartements à l'aide de rideaux d'étoffe. L'ameublement est moins sommaire. La charité des gens de la ville en fait les frais. Les voitures montent la colline chargées de lits, de sommiers, de matelas, d'oreillers. Puis ce sont des provisions de toutes sortes. Voici les noms de quelques-uns de nos généreux bienfaiteurs. C'est d'abord le dévoué Père Boucher, Curé, qui emploie d'une façon si désintéressée ses économies dans l'achat d'un terrain et dans la construction qui s'y élève. Puis c'est Monsieur Le Blanc, la famille Mercier, Samson, Labillois.

Dès les premiers jours, nos Sœurs se mettent au service de la paroisse : catéchisme aux enfants, leçons privées, etc. Il leur vient même quelques garçons des réserves sauvages qui, à quinze et seize ans, ne savent pas encore leurs prières.

Pour répondre au vœu du digne et bon Curé, le Révérend Père Boucher, elles ornent de leur mieux l'autel de la très sainte Vierge pour le mois de Marie. Ici, pas de fleurs encore, mais de la neige et toujours de la neige. Nous voulons pourtant offrir à Marie quelque chose de plus frais que du papier. Un magnifique



Couvent des Filles de Jésus, Dalhousie, N.B.

lierre qui ornait le vestibule du Révérend Père Boucher nous offre une belle parure pour notre Mère du ciel. Le lendemain, 1er mai, les petites filles déjà exercées par Sœur Marie-Arthur de Jésus et Sœur Marie-Théodore chantent à la Messe. Elles y mettent tout leur cœur et toutes leurs voix qui d'ailleurs sont très belles.

Je quitte alors nos chères Sœurs que je confie à l'égide de notre Mère du ciel et à la protection paternelle du bon Père Boucher.

Monsieur Moreault, Curé de Notre-Dame du Lac, demande à son tour ses fondatrices. Le 24 mai, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, Sœur Marie-Joseph de la Croix, Sœur Marie Saint-Jérôme, Sœur Marie-Félixine et Sœur Marie Saint-Houardon nous

quittent pour se rendre là où les appelle le divin Maître. Elles reçoivent à Notre-Dame l'accueil le plus bienveillant et le plus sympathique. La belle construction en brique rouge est terminée, mais pas un seul meuble à l'intérieur. « Ne vous inquiétez pas, nous dit le bon Curé, vous êtes venues ici pour « nous autres », nous vous fournirons le nécessaire pour votre installation ». En effet, après quelques nuits passées au presbytère, nous pouvons coucher chez nous dans de bons lits offerts par les habitants. Le dimanche, au prône, Monsieur le Curé annonça notre arrivée et fit appel à la générosité de ses paroissiens. Son appel fut entendu. Depuis midi jusqu'au soir, le temps des Vêpres excepté, nous arrivent avec abondance : literie, vaisselle, lingerie, ustensiles de cuisine, tables, chaises, provisions de toutes sortes et même « deux vaches et demie », c'est-à-dire deux vaches et une petite génisse. Les jeunes gens du patronage sacrifient, pour nous, leur partie de cartes et de thé et nous apportent une trentaine de piastres. Un détail montrera la générosité des habitants. Une Sœur voulut compter les œufs apportés ; elle n'en releva pas moins de vingt douzaines.

Monsieur le Curé en faisant venir les Sœurs dès le mois de mai comptait ne les employer qu'en septembre, afin qu'elles s'habituent peu à peu aux gens et aux mœurs du pays. Mais la Providence allait leur demander un concours immédiat.

La Directrice de l'école du village et son adjointe donnèrent leur démission alors qu'il y avait encore un mois de classe. Messieurs les Commissaires nous proposèrent le poste. Nous ne pouvions mieux débiter qu'en l'acceptant. Je fis donc venir deux Sœurs qui avaient déjà fréquenté les cours de l'École normale : Sœurs Marie Saint-Mélec et Marie Saint-Expédit. Le 1er juin, elles entraient en fonction à la grande satisfaction des habitants.

Je quittai alors Notre-Dame, tranquille sur le sort des Sœurs que j'y avais amenées et remerciant la Providence et les bienfaiteurs de cette fondation placée sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

♦ Premier voyage au Nord-Ouest

Nos premières Sœurs, parties pour l'Alberta au commencement de l'automne 1902, me suppliaient avec instance d'aller ensoleiller un peu leur exil. Le 17 juin, je quittais Trois-Rivières pour

satisfaire un désir bien légitime. C'était un voyage de quatre jours et de quatre nuits sans discontinuer ; mais qu'est cette fatigue auprès de la joie de retrouver des Sœurs très aimées et de leur apporter bonheur et réconfort ?

Le 22 juin, avant 5 heures du matin, je sonnais à la porte de notre couvent de Calgary. Grande surprise pour nos Sœurs Marie Saint-Lin, Marie Saint-Isaïe et Marie-Adélie de Jésus ! Bonne journée passée dans l'action de grâces, les souvenirs du passé ; halte réparatrice des forces morales et physiques. Ensuite, départ pour Saint-Albert où nos trois Sœurs devaient assister aux



Couvent Notre-Dame, Morinville, Alberta.

exercices de la retraite. Mais en route, nous nous arrêtons à Edmonton. Notre arrivée est accueillie avec de véritables transports d'enthousiasme par nos Sœurs Marie-Adeline, Marie Sainte-Angésile, Marie Saint-Enéour. Elles allaient se mettre à table. Vite, elles élargissent le cercle et surtout les cœurs. Impossible de rendre l'émotion de toutes, ce sont des moments de vraie jouissance qui font oublier bien des tribulations.

Après une nuit de repos, après avoir entendu la sainte Messe, communiqué, déjeuné, salué les Révérends Pères de la Mission, nous partons en voiture pour Saint-Albert. Nos Sœurs de l'évêché et du séminaire sont prévenues de notre prochaine arrivée. Aussi, depuis longtemps, elles interrogent l'horizon, guettant l'apparition de nos coiffes. La route est longue et mauvaise, les voyageuses

se font attendre. Mais voici Saint-Albert et... nos Sœurs. Elles sont toutes là. Sœurs Marie-Elzéar, Marie Sainte-Crescence, Marie Sainte-Florine, Marie-Edwidge, Marie Saint-Gaétan de l'évêché ; puis Sœurs Marie Saint-Pierre-Nolasque, Marie Saint-Audry et Marie Saint-Cécilien du séminaire. On s'embrasse avec effusion et presque en silence, tant il est vrai que les grandes joies sont muettes.

Tout le groupe se rend à la chapelle pour remercier Dieu de nous avoir protégées ; après cette visite à Jésus, on se réunit pour parler de notre Révérende Mère, de Kermaria, de la France, des œuvres déjà fondées au Canada.

Puis tout s'organise pour la retraite qui s'ouvre ce soir même, 25 juin. Point de temps à perdre. Nous prenons cependant quelques instants pour visiter les Sœurs Grises qui dirigent une école industrielle et un pensionnat à Saint-Albert.

Les exercices de la retraite commencent à 4 heures. Le vénérable Père Tissier, Oblat, accepte de nous donner la première conférence en attendant l'arrivée du Révérend Père Prédicateur : le Père Lemarchand. Il nous enfonce dans la retraite en commentant ces paroles de l'Imitation : « Si vous voulez devenir des âmes intérieures, entrez dans votre cellule, fermez-en la porte sur vous et là appelez à vous Jésus votre Bien-Aimé ». Et ce fut alors huit jours de tête-à-tête avec Dieu et nos obligations religieuses ; heures qui passent trop rapidement, mais qui donnent aux âmes de nouvelles forces pour le travail et les luttes de chaque jour.

A la cérémonie de clôture, tout se passe comme en notre cher Kermaria : chant des mêmes cantiques, rénovation des vœux, consécration à la sainte Vierge.

Et puis, il faut songer au départ, car tout ici-bas est éphémère, surtout la joie. Nos chères Sœurs de Saint-Albert reprennent leurs occupations, celles de Calgary et d'Edmonton regagnent leurs postes de mission. Je les y accompagne.

♦ Vers le Montana

Au cours de mon voyage pour l'Alberta, j'avais reçu dans le train, un télégramme ainsi conçu, ou du moins que je supposai ainsi conçu, car il avait été reproduit d'une façon illisible : « Allez

Lewistown, Curé demande fondation ». A l'aide du directoire ecclésiastique, prêté par les Révérends Pères Oblats, je découvre qu'il existait une mission « Lewistown » dans le Montana, États-Unis, dont le Père Vermaat était Curé. Aussitôt, je lui écrivis et ma lettre reçue, le Révérend Père me télégraphie ces simples mots : « Venez ici immédiatement ». Je suppose alors que ce prêtre est déjà en rapport avec notre Révérende Mère. Je priai et, nos Sœurs consultées, je me décidai à entreprendre ce nouveau voyage avec courage et esprit de foi.

J'organise alors ma carte de route et demande à ma Sœur Marie Saint-Lin de vouloir bien me donner Sœur Marie Saint-Isaïe pour compagne dans ce lointain voyage. Celle-ci sait l'anglais et me sera d'un puissant secours dans ce pays où l'on ne parle guère d'autre langue.

Nous partons toutes deux à midi, par le train qui se dirige sur Macleod. La ligne est toute détrempée par suite des pluies récentes, aussi le train va-t-il très lentement et nous permet de contempler à loisir les immenses plaines où paissent, en liberté et par milliers, des troupeaux de chevaux, de bœufs et de vaches. Le pays est peu habité ; de loin en loin, on aperçoit seulement quelques villages en formation.

Nous sommes à Macleod à 6 heures $\frac{1}{2}$ du soir. On nous annonce une halte de 5 heures. Nous nous faisons conduire à la mission catholique dirigée par le Révérend Père Danis, Oblat de Marie Immaculée. A 11 heures, nous rejoignons notre train et nous voici en route pour Lethbridge, où nous arrivons à 2 heures du matin. Que faire en attendant le jour ? Demeurer dans les salles d'attente ne nous sourit guère ; de toutes parts on n'y aperçoit que des émigrants couchés sur les banquettes et même sur les planchers. Un inconnu à qui nous demandons la route du couvent des Fidèles Compagnes de Jésus saisit nos colis et nous conduit à un hôtel peu distant de la gare. On nous y accueille fort bien et nous y reposons jusqu'au jour. Laissant là nos bagages, nous partons à la recherche du couvent. Les religieuses sont en retraite ; elles nous offrent cependant une cordiale hospitalité et cela pendant deux jours, le train ne partant que le lendemain pour le Montana.

Enfin à 7 heures du matin, nous reprenons la route de Lewistown. Nous sommes bientôt dans les États-Unis. A perte de vue,

d'interminables plaines sans cultures où paissent d'innombrables troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons et de vaches, le tout élevé à l'état sauvage et n'entrant jamais à l'étable. Ils vivent serrés les uns contre les autres ; parfois on remarque çà et là quelques animaux écrasés sous les pieds et qui restent pourrir et dessécher dans la prairie.

Vers 10 heures $\frac{1}{2}$ du soir, nous voici à Great-Falls. Nous prions un cocher de nous conduire au couvent. Au bout de quelques minutes, il nous dépose sur le perron d'une grande maison et sonne. Une religieuse de la Providence de Montréal se présente. Le costume ne nous était pas inconnu, ni surtout la grande charité de ces religieuses. Une bonne tasse de thé nous réchauffe ; une chambre confortable est mise aussitôt à notre disposition. Quel réconfort physique et moral que cette nuit de repos suivie de l'audition de la sainte Messe et de la Communion !

Nous en avons bien besoin pour continuer notre voyage. Encore 127 milles à faire et cela le long des Montagnes Rocheuses. Parfois notre frayeur était bien grande quand, sur les hauteurs, nous mesurons du regard la profondeur de la vallée où il nous fallait descendre. Nous étions obligées de nous cramponner aux banquettes pour ne pas rouler sur les chevaux qui, parfois, paraissaient assis sur les brancards. Maintes fois nous avons manifesté le désir de quitter la voiture et de descendre à pied ces collines escarpées, mais nos conducteurs se contentaient de nous rire au nez.

Pas une ville, pas un village le long de ce parcours ; seulement quatre ou cinq étapes où nous trouvions des chevaux de relais. A une de ces étapes, vers 10 heures du soir, nous nous arrêtons quelques heures pour prendre un peu de nourriture chaude et essayer de dormir dans des fauteuils. Puis au signal donné, en pleine nuit, nous reprenons notre voyage sous la protection de Dieu et de nos saints Anges. Qu'il nous tarde d'apercevoir Lewistown !

♦ Fondation de Lewistown

Entre dix et onze heures, sur le penchant d'une colline, nous apercevons une petite agglomération de maisons. Au centre, le clocher d'une église s'élève vers le ciel. C'est enfin Lewistown. Nous nous dirigeons vers la demeure du Bon Dieu. Le Révérend

Père Vermaat, Curé, y faisait le catéchisme. La Supérieure de Great-Falls avait promis de télégraphier notre arrivée, nous nous croyions donc annoncées. Il n'en était rien. Aussi grande fut la surprise de Monsieur le Curé de nous apercevoir. Son accueil n'en fut pas moins très cordial.

Suivant notre habitude, nous aurions voulu, dès l'après-midi, traiter la question qui nous amenait, mais le bon Curé n'en paraissait guère pressé. C'était lui cependant qui nous avait adressé ce télégramme : « Venez immédiatement ». Son presbytère étant



Hôpital St-Joseph de Lewistown, Montana.

très étroit, le Révérend Père nous fit hospitaliser chez Monsieur Bertrand, Canadien français de la province de Québec. Notre hôte a été pour nous, ainsi que sa dame, d'une grande amabilité.

Le lendemain, dimanche, le Révérend Père Curé, fit part aux deux messes, à ses paroissiens, de son projet d'établir dans sa paroisse deux œuvres importantes : une école chrétienne et un hôpital. Il parle de deux Religieuses françaises venues à Lewistown pour les pourparlers. Ces pourparlers nous voudrions les commencer le plus tôt possible avec le Révérend Père Curé, mais celui-ci ne semble guère y songer. Il nous fait visiter plusieurs familles de la petite ville et des mines d'or à plusieurs milles de

Lewistown. Pour des touristes, ce voyage eût été agréable, mais pour nous !

La dame qui nous sert de guide nous présente aux ouvriers comme les futures hospitalières de Lewistown. Cette nouvelle les réjouit très fort, car les accidents sont fréquents dans les mines et les moyens de secours bien insuffisants. Ils nous offrent quelques dollars qui serviront à couvrir nos frais de voyage.

Notre excursion terminée, nous rentrons chez Monsieur Bertrand bien résolues à quitter Lewistown, dès le lendemain matin, si le bon Curé ne veut pas encore entendre parler de négociations.

A cette annonce de départ, il se décide enfin et l'on conclut les préliminaires d'une fondation future : école et hôpital.

Nous quittons la petite ville naissante de Lewistown avec l'espoir bien fondé d'y voir fleurir des œuvres un peu plus tard.

Un devoir nous incombait : aller offrir nos hommages à l'Évêque du diocèse qui résidait à Héléna. Le Révérend Père Vermaat nous ayant appris que Sa Grandeur serait le lendemain à Fort-Benton, nous décidons d'aller l'y trouver. Nous arrivons vers le soir. Le lendemain, nous nous faisons conduire à l'église catholique. Un prêtre montait à l'autel pour célébrer la Messe. Des religieuses de la Providence de Montréal y assistaient. Après l'action de grâces, elles nous invitèrent à passer à leur Communauté.

Là, nous nous informons de Monseigneur Brondel, Évêque d'Héléna. Hélas ! faute de confirmands, Monseigneur n'a pas jugé à propos de se rendre à Fort-Benton. Déception ! Que faire ? Je télégraphie à Sa Grandeur. Monseigneur nous répond qu'il nous attend au plus tôt. Malheureusement pas de train pour Héléna avant 4 heures. Force nous est d'attendre en toute patience.

A neuf heures et demie du soir, nous sommes à Héléna. Un cocher nous conduit à un couvent du Bon-Pasteur. Là, malgré l'heure avancée de la nuit, on nous fait un bon accueil. Un bon sommeil, l'assistance à la Messe, la sainte Communion réparent nos forces morales et physiques.

Monseigneur Brondel, Évêque d'Héléna, nous reçut avec une bonté toute paternelle. Il bénit et encouragea nos premières

démarches à Lewistown. Cette ville était, disait-il, destinée à un grand avenir et cela à bref délai.

Fortes de ces encouragements, nous reprenons de nouveau la voie ferrée. Cette fois, notre voyage est gratuit, grâce à une lettre de recommandation de Monseigneur Brondel. Encore deux jours d'arrêt à Great-Falls, faute de train se dirigeant vers l'Alberta ; puis à Lethbridge, une course à pied, la nuit, pendant plus d'un mille afin de rejoindre le train pour Calgary, arrêté loin de la gare à cause d'une avarie, une halte forcée à Macleod, et nous voici à Calgary. J'y laisse ma chère compagne de voyage et reprends seule la route de Montréal.

♦ Une date mémorable

Après cette longue absence de près de deux mois, j'avais hâte de rentrer aux Trois-Rivières, où les exercices de la retraite, la première retraite, allaient commencer. Je comptais être à Montréal le 25 juillet au soir, à neuf heures. Hélas ! Vers le lac Supérieur, un pont sur une petite rivière avait été incendié. L'express dut stopper pendant vingt-quatre heures afin qu'on puisse rebâtir le pont. Le dimanche seulement, on atteignit Montréal. Nous étions au 26 juillet, fête de notre bonne Mère sainte Anne. M'unir de cœur et de prières à notre Révérende Mère et à toutes nos chères Sœurs des deux mondes fut toute ma dévotion de ce jour.

En retour de ces sacrifices, le Bon Dieu me réservait une douce surprise. A Montréal, la première figure qui se montra à moi, dès que j'arrivai au Bon-Pasteur, fut celle de Sœur Marie Saint-Similien. Elle était arrivée de France pendant mon absence, et la Supérieure des Trois-Rivières, Sœur Marie du Saint-Sépulcre, avait eu la délicatesse de l'envoyer à ma rencontre. Ce nous fut à toutes deux une douce émotion de nous revoir.

Afin de profiter de la retraite déjà commencée, je me hâtai de quitter Montréal. Quand j'arrivai aux Trois-Rivières, nos chères Sœurs étaient dans le plus grand recueillement, écoutant attentives, la parole du Révérend Père Carré, Jésuite, neveu du Révérend Père Jean de la Croix, Trappiste, notre ancien aumônier.

Une nouvelle agréable m'attendait à notre Maison Provinciale : cinq de nos Sœurs novices venues au Canada avaient obtenu

de notre Révérende Mère et du Conseil, la faveur de prononcer leurs vœux avant l'époque régulière. La grande fête, première profession des « Filles de Jésus » à l'étranger, était fixée au 31 juillet 1903. La cérémonie fut tout intime dans notre petite chapelle. Pas de parents, pas d'étrangers, à l'exception de deux Sœurs tourières des Ursulines et de deux Sœurs de la Providence. Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, bien que fatigué par sa tournée pastorale, tint à présider notre fête. Il voulut suivre point par point les différentes parties du cérémonial. Rien n'y manqua, pas même le drap mortuaire pour la prostration des nouvelles professes : Sœurs Marie Saint-Camille, Marie Saint-Louis de Gonzague, Marie Saint-Luc, Marie du Carmel et Marie-Thérèse de Jésus. Elles étaient plus heureuses dans leur pauvreté que les reines sur leurs trônes.

Le Révérend Père Carré fit le sermon d'usage. Il parla de la patrie absente et, à ce souvenir, malgré la grande joie qui remplissait nos cœurs, nous ne pouvions retenir nos larmes. Le Révérend Père lui-même très ému dut se retirer avant la fin de son discours.

Sa Grandeur, Monseigneur Cloutier, accepta de dîner à la Communauté. Il fit venir les nouvelles professes et présenta à chacune un fruit de la saison. Aux cinq héroïnes déjà citées et auxquelles les Mères Ursulines avaient offert leur couronne de profession, il faut ajouter Sœurs Marie Saint-Géran et Marie Sainte-Jeanne qui prononcèrent, en ce même jour, leurs vœux perpétuels.

Nos premiers pas en Amérique avaient été bénis du Ciel. Les Filles de Jésus pouvaient désormais sortir de la voie de l'enfance et se donner aux œuvres que Dieu leur destinait, au Canada, de toute éternité. Depuis cette date mémorable du 31 juillet 1903, quarante ans se sont écoulés. Bien des vaillantes ouvrières de la première heure ont disparu et sont allées recevoir Là-Haut, la récompense de tous leurs sacrifices. Puissent les jeunes qui les ont remplacées, faire grandir l'œuvre entreprise si courageusement par leurs aînées. Puissent-elles contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes, fidèles toujours à cet idéal de Mère Angèle et de ses premières Filles : humilité et simplicité !



SAINT JOSEPH DE KERMARIA

F. E. C. 949 RUE CÔTÉ,
MONTREAL

IMPRIME AU CANADA
PRINTED IN CANADA  41